



# Königliches Fürstin-Hedwig-Gymnasium

mit

realistischem Ersatzunterricht für das Griechische in den Klassen VIII—III

zu

## Neustettin.


---

### Bericht

über das Schuljahr 1910,

271<sup>tes</sup> der Anstalt.

---



#### Inhalt:

- 1) Essai sur les Pensées de Pascal. Les fragments posthumes et l'Apologie; philosophie de Pascal. Von Professor Dr. Arthur Apitzsch.
- 2) Schulnachrichten. Vom Direktor.

---

1910. Programm Nr. 206.

NEUSTETTIN, 1911.

Buchdruckerei von R. G. Hertzberg's Erben.







Pensées, tel est le titre maintenant consacré pour les fragments posthumes de Pascal. Il n'est pas de Pascal lui-même, mais il leur a été donné par les éditeurs de Port-Royal en 1670 et il a été accepté par tous les éditeurs postérieurs. Il se trouve aussi au dos de la reliure du manuscrit autographe qui contient la plupart de ces fragments, et qui est déposé à la Bibliothèque Nationale à Paris (Fonds français No. 9202). Cette reliure des feuilles autographes, qui était accompagnée d'un changement très arbitraire de leur ordre initial, est du reste beaucoup postérieure à l'édition princeps de 1670: elle porte au dos la date 1711. Nous nous occuperons dans notre travail des fragments connus sous le nom de Pensées à deux points de vue. La discussion portera sur ces questions: 1<sup>o</sup> Que sont-ils à l'oeuvre projetée, c.-à-d. que pouvons-nous en conclure sur son but, ses limites, son plan, sa méthode et sa forme littéraire? 2<sup>o</sup> Quelle philosophie s'en dégage?

L'oeuvre que Pascal s'était proposé d'écrire, mais que la mort l'a empêché d'exécuter, devait être une Apologie du christianisme. Étienne Périer, neveu de Pascal, nous assure dans la préface de l'édition de Port-Royal que cette Apologie devait être dirigée non moins contre les mauvais chrétiens que contre les libertins. Pascal, dit-il, voulait déclarer la guerre à tous ceux qui attaquent ou la vérité ou la sainteté de la religion chrétienne; «c.-à-d. non seulement aux athées, aux infidèles et aux hérétiques, qui refusent de soumettre les fausses lumières de leur raison à la foi et de reconnaître les vérités qu'elle nous enseigne; mais même aux chrétiens et aux catholiques, qui, étant dans le corps de la véritable église, ne vivent pas néanmoins selon la pureté des maximes de l'Évangile.»<sup>1)</sup> En réalité il y a parmi les Pensées quantité de fragments antijésuites.<sup>2)</sup> Mais il paraît indubitable que, dans leur forme présente

Oeuvres consultées:

Pascal, Pensées. Nouvelle édition, publiée par Brunschvicg. (Collection des Grands Écrivains de la France). 3 volumes. Paris, Hachette, 1904.

Pascal, Pensées et Opuscules, publiés par Brunschvicg. Paris, Hachette, 1897. — Nous renverrons toujours à ces deux éditions. Les numéros des fragments sont les mêmes dans l'une et l'autre.

Pascal, par Boutroux. Paris, Hachette, 1900.

Pascal, l'homme, l'oeuvre, l'influence, par Victor Giraud. Paris, Fontemoing, 1905.

La philosophie religieuse de Pascal et la pensée contemporaine, par Victor Giraud. Paris, Bloud, 1904.

Étude sur le scepticisme de Pascal, par Droz. Paris, Alcan, 1886.

La philosophie de Pascal, par Ravaisson, dans la Revue des deux mondes du 15 mars 1887, 2<sup>e</sup> livraison. Paris, 15, rue de l'Université.

La philosophie de Pascal, par Rauh, dans les Annales de la faculté des lettres de Bordeaux 1892, no. 2. Paris, Leroux.

<sup>1)</sup> Pensées I, p. CXLV; Pensées et Opuscules p. 314.

<sup>2)</sup> Brunschvicg les a recueillis dans la Section XIV («Appendice: fragments polémiques»).



du moins, ils ne s'adaptent pas à ce que nous apprenons de Pascal lui-même sur le plan et la méthode de la future Apologie. Nous reviendrons encore à ce qu'il en dit, et cela nous convaincra que le dessein principal de l'Apologie était de convertir le libertin, l'infidèle, l'athée. Pascal voulait le convertir au christianisme janséniste, sans doute; et à ce titre les pensées antijésuites pourraient trouver place dans l'Apologie, mais non sans avoir été beaucoup remaniées et en partie retranchées; sans cela elles nuiraient à l'unité du plan de l'oeuvre. Dans la forme présente, elles se rattachent à la querelle des Provinciales; ce sont des notes pour celles-ci ou pour les factums qui les suivirent.

On a discuté pour savoir à quelle époque Pascal a conçu le dessein d'écrire une telle Apologie, qui devait être en même temps un véritable essai de conversion. Madame Périer, soeur de Pascal, qui nous a raconté sa vie, en rapporte la première idée au miracle de la Sainte-Épine. Voici ce que fut ce miracle. Marguerite Périer, nièce et filleule de Pascal, fille de Madame Périer que nous venons de nommer, souffrait depuis trois ans et demi d'une fistule lacrymale, qui était d'une si mauvaise qualité que les plus habiles médecins de Paris la jugeaient incurable. Cependant, le 24 mars 1656, la malade fut guérie en un moment par l'attouchement d'une épine de la couronne du Christ, relique qui était au Port-Royal du faubourg Saint-Jacques à Paris. L'impression fut profonde dans ce couvent et à l'extérieur. Pascal fut très touché de cette grâce, qu'il regardait comme faite à lui-même. Quelques jours auparavant, il avait dit à un libertin qu'il croyait les miracles nécessaires et qu'il ne doutait pas que Dieu en fît encore aujourd'hui. Il fut persuadé que Dieu lui-même avait confirmé sa parole. La joie en éclata dans les Provinciales. «Et ce fut cette occasion, dit Madame Périer, qui fit paraître cet extrême désir qu'il avait de travailler à réfuter les principaux et les plus faux raisonnements des athées.»<sup>1)</sup> A coup sûr, le miracle de la Sainte-Épine a affermi Pascal dans ses intentions d'écrire une apologie; cependant on peut soutenir qu'elles datent déjà d'une époque antérieure. Les mots de Madame Périer ne sont pas si précis qu'ils excluent de telles hypothèses. «La vraie cause de l'Apologie», dit M. Boutroux<sup>2)</sup> avec raison, «était dans tout le passé et dans le génie de Pascal.» En réalité, l'idée-mère de la future Apologie est exprimée distinctement déjà dans une lettre de Pascal à Mme Périer du 26 janv. 1648.<sup>3)</sup> Nous y lisons: «Je lui dis ensuite (à M. Rebours, un des confesseurs de Port-Royal,) que je pensais que l'on pouvait, suivant les principes mêmes du sens commun, démontrer beaucoup de choses que les adversaires (de la religion) disent lui être contraires, et que le raisonnement bien conduit portait à les croire, quoiqu'il les faille croire sans l'aide du raisonnement.» Ce passage contient le problème principal des Pensées, qui est de dévoiler les rapports de la foi et de la raison, et leur but, qui est de convaincre les adversaires de la religion. Il est donc possible que les fragments destinés à

<sup>1)</sup> Vie de Blaise Pascal, par Madame Périer, Pensées et opuscules, éd. Brunshvicg, p. 18.

<sup>2)</sup> L. c. p. 141.

<sup>3)</sup> M. Giraud l'a remarqué dans son livre sur Pascal, p. 33—34.



l'Apologie comprennent des notes écrites dans l'intervalle de la « première période de conversion » (1646—48) jusqu' à la mort de Pascal (1662).

Avant d'essayer la reconstitution un peu plus détaillée du plan, il faut déterminer aussi exactement que possible les limites des matériaux destinés à la future Apologie. Nous avons déjà constaté qu'il y a, parmi les Pensées, des fragments probablement étrangers au but de l'oeuvre projetée, et dont il faudra faire abstraction avant d'essayer la reconstitution. Y en aurait-il encore d'autres? La question est très difficile à résoudre. Outre les fragments antijésuites, dont nous avons parlé, ce sont d'abord les Pensées sur l'Éloquence et le Style qui en toute vraisemblance n'étaient pas destinés à l'Apologie. Il est vrai que, d'après le plan que Pascal a développé dans une Conférence à Port-Royal vers 1658 et dont le discours de Filleau de Lachaise nous a conservé la tradition, il aurait commencé son oeuvre en montrant quelles sont les preuves qui font le plus d'impression sur les hommes et qui sont les plus propres à les persuader. Pourtant il est peu probable que les Pensées sur l'Éloquence et le Style dans tout leur développement auraient trouvé place dans la future Apologie. De plus, les longues traductions d'Isaïe et de Daniel (fr. 713 et 722) ne paraissent pas aptes à entrer telles quelles dans le cadre de l'Apologie. Le fr. 75 se rattache à un Traité inachevé du Vide, dont nous possédons la préface composée en 1647. Le fr. 498 paraît être une première rédaction d'une lettre à Mlle Roannez du 24 sept 1656, le fr. 863 et plusieurs autres se rattachent à la Lettre sur les Commandements de Dieu qui a dû être écrite à la même époque,<sup>1)</sup> et les fragments 310 et 314, aux Trois Discours sur la Condition des Grands, tenus au jeune duc de Luynes probablement en 1660. Cependant, malgré tous ces rapports, on ne peut exclure ces Pensées de la future Apologie avec certitude; elles ne lui sont ni essentielles ni tout à fait étrangères. Il est aussi possible que, parmi les fragments des Pensées qui nous sont parvenus, il y ait des fragments préparés en vue des Conférences avec M. de Saci ou même avec M. Rebours. Car Pascal préparait ses conférences à Port-Royal, nous le savons par les Pensées<sup>2)</sup>. On ne peut indiquer de tels fragments avec certitude; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, s'il y en a, ils sont encore moins étrangers à la future Apologie que ceux dont nous avons parlé. Au contraire, il existe une analogie surprenante des idées de ces conversations avec celles de l'Apologie. C'est pourquoi nous nous arrêterons un peu aux souvenirs qui nous ont été conservés de ces conversations. Nous avons cité plus haut ce que Pascal dit à M. Rebours en 1648: «Le raisonnement bien conduit porte à croire, quoiqu'il faille croire sans l'aide du raisonnement.» N'est-ce pas la même idée que nous retrouvons dans le fr. 282: «Ceux [à qui Dieu n'a pas donné la religion par sentiment du coeur], nous ne pourrions la leur donner que par raisonnements, en attendant que Dieu la leur donne par sentiment de coeur?» Et cette idée n'est-elle pas le motif de toute l'Apologie? L'entretien avec Saci (= Isaac de Maistre), directeur de Pascal à Port-Royal,

<sup>1)</sup> Pensées I, p. XLIX.

<sup>2)</sup> Fr. 416 et 430.



eut lieu probablement en janvier 1655. Les souvenirs de l'Entretien, fidèles sans doute à la pensée et même en grande partie à la parole de Pascal, nous ont été conservés par Fontaine, secrétaire de M. de Saci, dans ses Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal. Pascal développe dans cette conversation ses considérations sur la grandeur et la misère de l'homme, sur les contrariétés de la nature et l'impossibilité pour la raison de les comprendre, sur l'explication que seule en donne la religion chrétienne et sur l'utilité de la philosophie pour préparer la voie à la foi, c.-à-d. surtout pour tirer l'homme de son indifférence naturelle et pour convaincre la raison de son peu de lumière. Les mêmes idées sont essentielles à la future Apologie. C'est sur elles que Pascal fonde la division générale et le plan de son ouvrage. Voici en effet la division qu'il établit: «Première partie: Misère de l'homme sans Dieu. Seconde partie: Félicité de l'homme avec Dieu.» Pour la première partie Pascal trouve ses arguments dans la psychologie de l'homme naturel, pour la deuxième, dans l'Écriture (fr. 60), et son plan est de relever les contradictions inhérentes à notre nature pour ensuite les concilier ou plutôt remplacer<sup>1)</sup> par la foi. C'est pourquoi M. Havel a dit que l'Entretien avec M. de Saci contient la clef des Pensées. Donc, au cas où il se trouverait, parmi les Pensées, des fragments se rattachant dans leur origine aux conversations avec Rebours et Saci, pour cela ils ne seraient point étrangers à l'Apologie. Enfin il s'agit de l'argument du pari.<sup>2)</sup> On l'a mis en dehors du cadre de l'Apologie. M. Lanson a voulu n'y voir qu'un écrit de circonstance. En effet le discours de Filleau de Lachaise, dont nous avons parlé plus haut, n'en fait pas mention. On pourrait en conclure que cet argument intéressant est postérieur à la célèbre conférence de Port-Royal, dans laquelle Pascal a exposé le plan de l'Apologie (vers 1658). Peut-être n'a-t-il été imaginé qu'à l'occasion de ses derniers travaux scientifiques sur le problème de la Roulette. Mais il paraît difficile de supposer que Pascal, après avoir trouvé un tel argument, ne lui ait même pas assigné une place importante dans son Apologie.

Pour déterminer les limites de l'Apologie, il ne suffit pas d'examiner s'il n'y a pas de fragments qui lui soient étrangers; d'autre part il faut recueillir aussi complètement que possible ceux qui lui sont destinés. Cela a été une principale tâche des éditeurs, et on peut dire aujourd'hui qu'elle est faite. Il n'est pas probable que tous les écrits laissés par Pascal nous soient parvenus; il se peut qu'on en retrouve encore; mais ce qui a été trouvé de manuscrits, paraît maintenant intégralement épuisé par les éditeurs Michaut et Brunschvicg. Il ne rentre pas dans notre sujet de raconter l'histoire de la publication des Pensées; Brunschvicg en a donné une esquisse dans l'introduction de sa grande édition.<sup>3)</sup> Bornons-nous à rappeler que le manuscrit autographe No. 9202, dont nous avons fait mention plus haut,<sup>4)</sup> est loin de représenter

<sup>1)</sup> Car l'opposition entre l'homme et Dieu est invincible. Le sujet de la nature humaine et celui de la foi sont des sujets différents. L'humanité n'est pas perfectionnée, mais renversée, pour ainsi dire, et remplacée par la grâce.

<sup>2)</sup> Fr. 233.

<sup>3)</sup> Pensées I, p. III—XL.    <sup>4)</sup> p. 1.



la totalité des cahiers laissés par Pascal. Nous ne parlons pas d'opuscules posthumes et étrangers à l'Apologie; mais même parmi les fragments qui sont destinés à l'Apologie, il y en a un grand nombre qui entre 1662, année de la mort de Pascal, et 1711, année du dépôt,<sup>1)</sup> avaient été égarés ou dispersés. Cela est prouvé par la comparaison de l'autographe avec les Copies faites peu de temps après la mort de Pascal (No. 9203 et 12449, Fonds français à la Bibliothèque Nationale). En particulier la plupart des fragments dont Madame Périer s'est servie dans la biographie de son frère, et les passages utilisés par Étienne Périer pour la préface de l'édition de Port-Royal ne se trouvent pas dans l'autographe. C'est pourquoi la Copie 9203 est un complément fort important de l'autographe. Elle vient du bénédictin Jean Guerrier et porte sa signature. Il la tenait de Marguerite Périer, nièce de Pascal, qui la lui avait donnée avec la bibliothèque de son oncle. La seconde Copie (No. 12449), qui reproduit, avec quelques interversions de feuilles, la première, et quelques autres sources sont d'une moindre importance.<sup>2)</sup>

Passons maintenant à la reconstitution du plan de l'Apologie! Le manuscrit autographe nous fournirait-il pour un tel essai quelques indications? Nous avons vu qu'il est bien loin de contenir tous les fragments laissés par Pascal; il ne représente pas non plus l'ordre des cahiers tel qu'il était au moment de sa mort. Cet état, nous l'apprenons par la préface qu'Étienne Périer a écrite pour l'édition de Port-Royal: «On les trouva (les écrits) tous ensemble enfilés en diverses liasses, mais sans aucun ordre, sans aucune suite, parce que ce n'étaient que les premières expressions de ses pensées qu'il écrivait sur de petits morceaux de papier à mesure qu'elles lui venaient dans l'esprit. Et tout cela était si imparfait et si mal écrit qu'on a eu toutes les peines du monde à le déchiffrer.»<sup>3)</sup> La mise en ordre de ces papiers, nécessitée par leur transformation en un volume relié, était tout à fait arbitraire.<sup>4)</sup> — La Copie No. 9203 ne reproduit pas non plus l'ordre initial des fragments posthumes, mais elle est la première tentative d'arrangement qui nous ait été conservée pour une édition des Pensées. Et même si nous connaissions cet ordre initial, quelque grande qu'en fût l'importance pour une édition, peut-être n'en tirerions-nous pas beaucoup de profit pour la reconstitution du plan de l'Apologie, d'après les mots d'Étienne Périer que nous venons de citer. Pour notre essai, il nous faudra donc recourir aux divisions indiquées par l'auteur, aux conseils sur l'ordre, que Pascal se donne à lui-même, et aux témoignages des contemporains sur le plan de son oeuvre.

Dans le fr. 60, nous trouvons une division qui paraît être fondamentale pour la construction générale de l'Apologie: «Première partie: misère de l'homme sans Dieu.

<sup>1)</sup> Étienne Périer a déposé l'autographe des Pensées, avec deux autres volumes d'originaux de Pascal, le 25 sept. 1711, dans la bibliothèque de l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, d'où il a été transporté à la Bibliothèque Nationale.

<sup>2)</sup> Voir Table de Concordance, Pensées I, p. CCCIII et CCCIV.

<sup>3)</sup> Pensées I, p. CXC; Pensées et opuscules p. 310.

<sup>4)</sup> Voir Pensées I, p. XLII sqq. et la reproduction en phototypie du Manuscrit des Pensées de Pascal, par Brunschvicg, Hachette 1904.



Seconde: Félicité avec Dieu. Autrement: Première partie: Que la nature est corrompue, par la nature même. Seconde partie: Qu'il y a un Réparateur, par l'Écriture.» C.-à-d. que Pascal tire ses preuves pour la première partie de la nature, de la psychologie de l'homme naturel, et pour la seconde, de l'Écriture. Nous avons une «préface de la première partie» avec cette indication: «Parler de ceux qui ont traité de la connaissance de soi-même.» Pascal parle donc de Charron, de ses divisions, qui attristent et ennuient, et par contre de la confusion de Montaigne, qui avait bien senti le défaut d'une droite méthode et qui cherchait le bon air (Fr. 62). Et nous avons une «préface de la seconde partie» avec l'indication: «Parler de ceux qui ont traité de cette matière.» Pascal ne donne pas de noms, mais il pense sans doute à Raymond Sebond, Charron et Grotius et soutient que leurs démonstrations rationnelles de l'existence de Dieu doivent paraître faibles aux infidèles. (Fr. 242). Les deux fragments 62 et 242 se trouvent sur la même page du manuscrit et ont été écrits sans doute en même temps. Le fr. 543, qui est intitulé «préface» lui aussi, développe, comme le fr. 242, cette pensée, que les preuves métaphysiques font peu d'impression. Le fr. 449 sur «l'ordre» semble encore reprendre la division générale que nous avons relevée. Nous y lisons: «Après la corruption, dire: il est juste que tous ceux qui sont en cet état le connaissent, et ceux qui s'y plaisent et ceux qui s'y déplaisent; mais il n'est pas juste que tous voient la rédemption.» Même remarque pour le fr. 425, qui porte l'indication: «Seconde partie. Que l'homme sans la foi ne peut connaître ni le vrai bien ni la justice.» Cependant cette proposition ne paraît pas contenir le titre de toute la seconde partie, mais seulement une de ses subdivisions. Les éditions de Faugère,<sup>1)</sup> d'Astié<sup>2)</sup> et de Molinier<sup>3)</sup> se sont fondées sur la division générale en question et montrent aussi pour les subdivisions un certain accord, qui est cependant loin d'être complet.

Le double plan de pensées philosophiques et religieuses que nous voyons indiqué tant de fois par l'auteur et dont nous témoigne déjà son Entretien avec Saci, touche au fond de l'Apologie, il est vrai. Pourtant il faut dire qu'il n'en est pas le fond. Il obscurcit même un point essentiel: la liaison par laquelle les pensées philosophiques tiennent aux religieuses. La division de l'oeuvre met en lumière l'opposition de la philosophie et de la théologie, mais non pas leur alliance réelle, leur point de jonction. Et pourtant c'est là une pensée essentielle à l'Apologie: La théologie n'est pas opposée à la philosophie ni absolument distincte d'elle, elle en fournit seulement l'interprétation et l'achèvement.<sup>4)</sup> Écoutons Pascal: «La foi chrétienne ne va presque qu'à établir ces deux choses: la corruption de la nature et la rédemption de Jésus-Christ.»<sup>5)</sup> Encore une fois nous trouvons ici les deux membres de la division; cependant, la corruption n'est pas prouvée «par la nature même» ou par la psychologie, mais est objet de foi. L'homme ne connaît toute sa misère que par l'Écriture qui seule nous en apprend et la cause et la profondeur. «La misère se

<sup>1)</sup> 1844, 1897. <sup>2)</sup> 1857. <sup>3)</sup> 1877—79.

<sup>4)</sup> Rauh op. cit. p. 203.

<sup>5)</sup> Fr. 194 (Pensées II, p. 107.)



conclut de la grandeur.»<sup>1)</sup> «Non seulement nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par lui.»<sup>2)</sup> Que nous connaissons à fond notre misère seulement par la religion chrétienne, voilà donc qui s'adapte mal à la division. Le revers de cette pensée, c'est que l'homme naturel a un faible sentiment de sa grandeur et de sa vraie destination. «La grandeur se conclut de la misère.»<sup>3)</sup> «Il reste aux hommes quelque instinct impuissant du bonheur de leur première nature.»<sup>4)</sup> «Malgré la vue de toutes nos misères qui nous touchent, qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève.»<sup>5)</sup> La division en question ne contredit pas ouvertement cette pensée, il est vrai, mais pourtant elle l'obscurcit; il faudra donc reconnaître qu'elle ne répond pas tout à fait à l'argument essentiel de l'Apologie. Ajoutons que son cadre rappelle les divisions logiques que Pascal évitait généralement<sup>6)</sup> et qu'il remplaçait par l'«ordre du coeur», dont nous aurons encore à parler.

On ne peut savoir, si Pascal aurait gardé sa division. En tout cas, nous trouvons, dans le fr. 187, une autre indication sur l'ordre, qui paraît se rapporter aussi à l'ensemble de l'Apologie, mais qui est difficile à mettre d'accord avec la première: «Ordre. Les hommes ont mépris pour la religion; ils en ont haine et peur qu'elle soit vraie. Pour guérir cela, il faut commencer par montrer que la religion n'est point contraire à la raison, vénérable, en donner respect; la rendre ensuite aimable, faire souhaiter aux bons qu'elle fût vraie, et puis montrer qu'elle est vraie. Vénérable parce qu'elle a bien connu l'homme; aimable, parce qu'elle promet le vrai bien.» Nous aurions donc trois parties principales; dans la première, Pascal démontrerait que la religion chrétienne est vénérable, par la doctrine, notamment parce qu'elle renseigne sur l'homme; dans la seconde, qu'elle est aimable, par la morale, c.-à-d. notamment parce qu'elle renseigne sur Dieu, qui est le vrai bien; dans la troisième, qu'elle est vraie, par les preuves historiques (figures, prophéties, miracles). Ce plan admettrait très bien une introduction purement philosophique et conviendrait mieux que la première à tout l'ensemble des matériaux que Pascal a recueillis pour son livre.<sup>7)</sup> Il est confirmé par d'autres indications sur l'ordre. P. ex. dans le fr. 241, nous lisons: «Ordre. J'aurais bien plus de peur de me tromper, et de trouver que la religion chrétienne soit vraie que non pas de me tromper en la croyant vraie.» A la fin de la seconde partie, le libertin, que Pascal voulait introduire dans son Apologie comme adversaire de la religion, est «retourné.» Il avait surtout peur de se tromper en croyant la religion vraie, maintenant il a peur de se tromper en la croyant fausse. Il souhaite qu'elle soit vraie, ce qu'en effet la

<sup>1)</sup> Fr. 416.

<sup>2)</sup> «Plan» de l'Apologie d'après Madame Périer, Pensées I, p. CCXLV.

<sup>3)</sup> Fr. 416. <sup>4)</sup> Fr. 430, Pensées II, p. 331. <sup>5)</sup> Fr. 411. <sup>6)</sup> Fr. 62.

<sup>7)</sup> On pourrait supposer que ce fragment indique seulement une subdivision de la seconde partie: «Félicité de l'homme avec Dieu» Mais elle comprend aussi ce que l'Écriture enseigne sur la corruption et sa cause, sur la misère de l'homme sans Dieu. En somme, ni l'inscription «Félicité de l'homme avec Dieu» ni l'autre «Qu'il y a un Rédempteur» ne conviendrait bien aux grandes lignes de l'oeuvre que Pascal trace dans notre fragment.



troisième partie va lui prouver. On peut aussi mettre cette division d'accord avec le fr. 290 «Preuves de la religion chrétienne: Morale, doctrine, miracles, prophéties, figures.» Ce sont toujours les mêmes aspects de la question, seulement Pascal ne s'est proposé ici que de les compter, sans vouloir fixer un ordre quelconque.<sup>1)</sup> Ensuite la division s'harmonise excellemment avec le but de l'Apologie, qui ne devait pas être une simple démonstration rationnelle de la vérité du christianisme comme la plupart des Apologies connues, mais encore et surtout une véritable tentative de conversion. Enfin cette division ne contredit pas le Discours de Filleau de Lachaise sur les Pensées de Pascal ni la Préface d'Étienne Périer pour l'édition de Port-Royal. Vers 1657—1659 («il y a environ dix ou douze ans», écrit Étienne Périer à la fin de 1669 dans la Préface de Port-Royal) Pascal développa le plan de tout son ouvrage en présence et sur la prière de plusieurs personnes très considérables de ses amis. Le duc de Roannez et Filleau de Lachaise assistèrent à cette conférence. Étienne Périer dit que Pascal fit un discours de deux ou trois heures sans l'avoir prémédité ni travaillé ni avoir écrit ce qu'il avait dans l'esprit sur son sujet;<sup>2)</sup> cependant le manuscrit autographe contient deux fragments avec cette indication A. P. R. (= A Port-Royal), qui semblent se rapporter à la conférence en question.<sup>3)</sup> Le discours même de Filleau de Lachaise a été écrit au moins huit ans après la conférence,<sup>4)</sup> peut-être à l'aide de notes laissées par Pascal, et publié en 1672 sous le pseudonyme de Dubois de Lacour. Le résumé de la conférence, que la Préface d'Étienne Périer nous fournit, semble être puisé dans ce discours.<sup>5)</sup> — Il est vrai que, suivant ces deux documents, le Discours et la Préface, Pascal aurait commencé, (après quelques remarques sur les «preuves qui font le plus d'impression sur l'esprit des hommes,) par une peinture psychologique de l'homme naturel et par une esquisse montrant la folie et la vanité des philosophies et des religions non révélées; cependant tout cela n'aurait servi, paraît-il, qu'à une sorte d'introduction un peu plus étendue et ne saurait guère être regardé, déjà à cause de la disproportion de la longueur, comme une première partie de l'ouvrage. Pascal aurait passé à son sujet principal par les dissertations tirées de l'Écriture sur l'homme et Dieu, la misère de l'homme, la source et le remède de cette misère et sur le vrai bien. «Quoique Pascal», continue Étienne Périer dans sa Préface, «après avoir conduit si avant cet homme qu'il s'était proposé de persuader insensiblement, ne lui ait encore rien dit qui le puisse convaincre des vérités qu'il lui a fait découvrir, il l'a mis néanmoins dans la disposition de les recevoir avec plaisir, pourvu qu'on puisse lui faire voir qu'il doit s'y rendre, et de souhaiter même de tout son coeur qu'elles soient solides et bien fondées, puisqu'il y trouve de si grands avantages pour son repos et pour l'éclaircissement de ses doutes.»<sup>6)</sup> Pascal aurait fait

<sup>1)</sup> Cf. le fragment précédent. <sup>2)</sup> Pensées I, p. CLXXXII.

<sup>3)</sup> Fr. 416 et 430.

<sup>4)</sup> Pensées I, p. CCIII; cf. Pensées et opuscules p. 308/9 note.

<sup>5)</sup> Pensées et opuscules p. 308: «C'est par le moyen d'un de ceux qui y furent présents, qu'on a su depuis le peu que je viens d'en rapporter.»

<sup>6)</sup> Pensées I, p. CLXXXVI.



suivre les «preuves convaincantes»: figures, miracles, prophéties.<sup>1)</sup> Tout cela concorde très bien avec le fr. 187. On pourrait encore penser à comparer ce que nous avons trouvé sur les lignes générales de l'oeuvre projetée à ce que Madame Périer nous a laissé du plan de l'Apologie.<sup>2)</sup> Le fragment où il en est question avait appartenu à la Vie de Blaise Pascal, composée par Madame Périer; il a été retranché de la biographie imprimée en 1662, peut-être parce qu'il faisait double emploi avec le Discours de Filleau de Lachaise,<sup>3)</sup> mais il nous a été conservé par l'abbé Besoigne dans son Histoire de l'abbaye de Port-Royal.<sup>4)</sup> En vérité, dans ce «plan» ainsi nommé par l'abbé Besoigne, Madame Périer ne semble que relever quelques pensées qui lui paraissent être d'une importance principale, sans prétendre reproduire ni la totalité ni l'ordre des pensées essentielles à l'Apologie. Ce plan ne concorde ni avec le Discours de Filleau de Lachaise ni avec les indications sur l'ordre données par Pascal lui-même. Si l'on voulait admettre que Madame Périer prétendait reproduire l'ordre de l'oeuvre de Pascal, il faudrait supposer qu'il eût renversé tout son plan, ce qui n'est pas très vraisemblable.<sup>5)</sup>

Il n'est pas facile de tracer avec certitude même les lignes générales de l'Apologie, nous l'avons vu; à plus forte raison une restitution détaillée et méthodique en est-elle difficile. Nous avons des titres généraux pour certains chapitres, comme: Divertissement; Grandeur, ou Grandeur et misère; Contrariétés (après avoir montré la bassesse et la grandeur de l'homme), fr. 423; Disproportion de l'homme, fr. 72; les indications H. (= Homme) 3, fr. 347, et H. 5, fr. 693; Preuves; Perpétuité; Prophéties ou Prédications; Figures ou figuratives; Miracles—mais nous ignorons l'ordre de ces chapitres, et nous ne pouvons leur assigner leur place que par des raisonnements plus ou moins sûrs. Dans le fr. 570, Pascal mentionne un chapitre des Fondements, dans lequel il veut transporter ce qu'il a écrit dans le chapitre des Figuratifs touchant la cause des figures: pourquoi Jesus-Christ prophétisé en son premier avènement, pourquoi prophétisé obscurément en la manière. On ne sait pas exactement quel est ce chapitre des fondements; Havet p. ex. dit n'en avoir trouvé aucune trace. Il paraît cependant que M. Brunschvicg s'est approché des intentions de Pascal en y mettant ce que celui-ci a écrit sur les faits historiques, qui sont les fondements du christianisme, mais n'en fournissent que des preuves ambiguës, suivant qu'ils sont interprétés par l'esprit de concupiscence ou par l'esprit de charité. Au cas où cette hypothèse soit

<sup>1)</sup> «Le petit article qu'on a laissé exprès dans ces fragments, et qui n'est qu'une espèce de table des chapitres qu'il avait dessein de traiter et de chacun desquels il toucha quelque chose en passant» (Discours, Pensées I, p. CCXVII), pourrait être seulement le fr. 290, qu'on aurait voulu tout d'abord recueillir dans l'édition de Port-Royal, mais qu'on a pourtant fini par exclure.

<sup>2)</sup> Pensées I, p. CCXLI sqq. <sup>3)</sup> *ibid.* I, p. LIV. <sup>4)</sup> T. IV, p. 469 sqq.

<sup>5)</sup> S'il en était pourtant ainsi, on pourrait constater que ce plan était de deux ou trois ans postérieur à la conférence de Port-Royal, car il part de quelques pensées sur les miracles. Plusieurs de ces pensées dictées par Pascal et que nous trouvons dans le manuscrit 9202, sont de la main même de Madame Périer. Or l'une d'entre elles est écrite au verso d'une lettre datée du 19 février 1660 (Pensées I, p. LV).



juste, les Fondements trouveraient leur place parmi les preuves historiques, à côté des miracles, prophéties, figures.

De plus, Pascal fait mention plusieurs fois d'une Lettre pour porter à rechercher Dieu (fr. 184). Nous la retrouvons fr. 247: Une lettre d'exhortation à un ami pour le porter à chercher; fr. 246: Après la lettre qu'on doit chercher Dieu . . ; fr. 195: Avant que d'entrer dans les preuves de la religion chrétienne, je trouve nécessaire de représenter l'injustice des hommes qui vivent dans l'indifférence de chercher la vérité. Quel est le sujet et quelle est la place de cette lettre? Ce qui porte à rechercher Dieu ne peut être, suivant les fragments donnés, le Discours de Filleau de Lachaise et la Préface de Port-Royal, que le tableau de l'homme d'après la nature. Suivant les deux derniers témoignages, Pascal aurait commencé par là, après peu de remarques préalables sur les preuves. Il n'y a que le «plan» transmis par Madame Périer qui diffère.

Après la lettre pour porter à rechercher Dieu, Pascal veut faire chercher le libertin qu'il a l'intention de convertir, «chez les philosophes pyrrhoniens et dogmatistes, qui travaillent celui qui les recherche.» (Fr. 184). Mais au fr. 246 il dit: «Après la lettre qu'il faut chercher Dieu, faire la lettre d'ôter les obstacles, qui est le discours de la machine,<sup>1)</sup> de préparer la machine, de chercher par raison. Et d'après le fr. 195, ce seraient plutôt les preuves de la religion chrétienne qui suivraient. A cet ordre correspond aussi ce que nous lisons dans le fr. 422: «Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de tendre les bras au Libérateur.» Faut-il faire une différence entre ce qui se rattache immédiatement et ce qui suit en second lieu? En faisant cette distinction, on pourrait établir, non sans quelque difficulté, l'accord de ces fragments entre eux et avec le Discours et la Préface. Dans le fr. 74, nous rencontrons une «Lettre de la folie de la science humaine et de la philosophie. Cette lettre avant le divertissement.» Pascal veut traiter dans cette lettre entre autres choses des 280 sortes de souverains biens dans Montaigne, pour prouver par là la folie de la philosophie (it). Nous trouvons une énumération de quelques-uns de ces souverains biens dans le fr. 73. Elle pourrait se rattacher à cette lettre. En marge du fr. 73, le manuscrit contient l'indication: «Transposer après les lois au titre suivant.» Le développement sur les lois (fr. 294) se trouve d'ailleurs sur la même page du manuscrit.<sup>2)</sup> Nous aurions donc l'ordre suivant: Lois. Lettre de la folie de la science humaine et de la philosophie. Divertissement. — La lettre de la folie de la science humaine et de la philosophie nous rappelle l'indication du fr. 184: «Lettre pour porter à rechercher Dieu. Et puis, le faire rechercher chez les philosophes, pyrrhoniens et dogmatistes.» Il faudrait donc placer la «lettre pour porter à rechercher Dieu,» c.-à-d. le tableau psychologique de l'homme d'après la nature, avant les trois titres que nous venons de classer. En effet, la lettre de la folie de la philosophie ne suivrait

<sup>1)</sup> «Machine», c'est un terme pris dans la philosophie mécanique de Descartes. Il signifie la partie de notre être qui est soustraite à la domination de la raison. Une lettre qui devait marquer l'utilité des preuves par la machine est aussi mentionnée fr. 248.

<sup>2)</sup> p. 69.



pas immédiatement la lettre pour porter à rechercher Dieu, et la lettre d'ôter les obstacles ne la suivrait pas immédiatement non plus. Pourtant ce classement répondrait mieux qu'un autre aux indications de Pascal.

Notre auteur mentionne encore des Dialogues avec les athées<sup>1)</sup> et une Lettre sur l'injustice,<sup>2)</sup> mais il ne dit pas quelle est leur place. La Lettre sur l'injustice touche de très près au chapitre sur les Lois;<sup>3)</sup> dans l'oeuvre achevée, les deux titres peut-être auraient-ils été réunis en un seul. Nous classerons donc la Lettre sur l'injustice à côté du chapitre sur les Lois. La place des Dialogues avec les athées serait assignée par le passage suivant du fr. 233:<sup>4)</sup> «Apprenez au moins votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte, et que néanmoins vous ne le pouvez. Travaillez donc, non pas à vous convaincre par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions . . . qui sont vos grands obstacles.» Ces dialogues qui ont pour sujet principal l'argument du pari, précéderaient donc la «lettre d'ôter les obstacles, qui est le discours de la machine.» Le résultat total serait l'ordre suivant, qui n'est guère différent de l'ordre du Discours et de la Préface: 1. Preuves qui font le plus d'impression sur les hommes. 2. Lettre pour porter à rechercher Dieu: L'homme, par la nature. 3. Lettre sur l'injustice; Lois. 4. Lettre de la folie de la science humaine et de la philosophie. (Il s'y joindrait peut-être le chapitre sur la vanité des religions païennes). 5. Divertissement. 6. Dialogues avec les athées (argument du pari). 7. Lettre d'ôter les obstacles. 8. La religion chrétienne est vénérable parce qu'elle a bien conçu l'homme: doctrine chrétienne. 9. Elle est aimable parce qu'elle promet le vrai bien: morale chrétienne. 10. Elle est vraie: Fondements. Perpétuité. Figures. Prophéties. Miracles. Jesus-Christ et les Apôtres.

Il paraît qu'à une certaine époque quelque chose de semblable à un tel plan a été présent à l'esprit de Pascal. Cependant, le plan n'était pas encore définitivement arrêté. Nous voyons l'auteur changer l'ordre des Pensées qu'il a écrites,<sup>5)</sup> et confirmer sa propre parole: «La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première.»<sup>6)</sup> On ne sait pas s'il aurait conservé le plan développé dans la conférence de Port-Royal, qui était antérieure à sa mort de plus de quatre années, et s'il aurait observé toutes les indications sur l'ordre données par lui-même. De plus, d'après Étienne Périer, Pascal a dit souvent qu'il lui fallait dix ans de santé pour achever son oeuvre; jusqu'à sa mort il croyait que la date de la publication de son oeuvre était très éloignée. C'est ce qu'on doit toujours se rappeler en essayant la reconstitution de l'oeuvre. Pourtant on est tenté de soupçonner Étienne Périer d'exagération quand il nous dit dans sa Préface:<sup>7)</sup> «On a perdu à sa mort la plus grande partie de ce qu'il avait déjà conçu touchant son dessein; car il n'a presque rien écrit des principales raisons dont il voulait se servir, des fondements sur lesquels il prétendait appuyer son ouvrage, et de l'ordre qu'il voulait y garder.»

Le plan de l'oeuvre était étroitement lié à la méthode que Pascal s'était pro-

<sup>1)</sup> Fr. 227 sqq. <sup>2)</sup> Fr. 291. <sup>3)</sup> Fr. 291, 294, 326. <sup>4)</sup> Pensées II, p. 153 sq.

<sup>5)</sup> Fr. 73, 82, 83, 183, 203, 570. <sup>6)</sup> Fr. 19. <sup>7)</sup> Pensées I, p. CLXXXI sq.



posé de suivre et sur laquelle il nous donne lui-même des renseignements. Pascal l'oppose à celle des sciences mathématiques, qui part de principes abstraits et procède par une série en quelque sorte unilinéaire de déductions, à «l'ordre de l'esprit.» La méthode qu'il suivra dans son Apologie est plutôt l'«ordre du coeur», qui consiste principalement «à la digression sur chaque point qu'on rapporte à la fin pour la montrer toujours.»<sup>1)</sup> Ce n'est donc pas un ordre unilinéaire, mais, pour ainsi dire, convergent. Les parties postérieures de l'oeuvre projetée n'ont pas de rapports logiques avec celles qui précèdent, mais toutes les parties sont rapportées à leur fin, qui est comme leur centre commun de convergence et les ramène à l'unité. Ce centre où tout aboutit est la volonté de Dieu, à laquelle il est de notre destination de nous réunir. Comme nous reviendrons encore à l'«ordre du coeur», quand nous aurons à parler de la logique dans le chapitre de la philosophie de Pascal, bornons-nous ici aux remarques que nous venons de faire et finissons la première partie de notre étude en considérant la forme littéraire de l'Apologie.

Cette forme dépendra de la méthode indiquée. L'Apologie ne sera pas une démonstration rationnelle comme les livres de Charron,<sup>2)</sup> qui procèdent par des divisions attristantes et ennuyantes; mais d'autre part elle évitera le reproche opposé qu'il faut faire à Montaigne, à savoir la confusion. Montaigne, dit Pascal,<sup>3)</sup> avait bien senti le défaut d'une droite méthode, il cherchait le bon air en sautant de sujet en sujet. Pascal cherchera dans son Apologie l'agrément du «bon air», de la variété distrayante, comme l'a fait Montaigne dans ses Essais, mais toutes les digressions apparentes convergeront vers un centre commun. M. Brunschvicg dit avec raison:<sup>4)</sup> «Sur une matière grave et aride entre toutes, les Provinciales n'avaient ni attristé ni ennuyé; elles avaient la liberté et la diversité d'allure, la verve détordante, la vie passionnante de la meilleure des comédies; de même l'Apologie, qu'on imagine trop souvent comme une série de dissertations théoriques, devait être un drame. C'est avec le souvenir des Provinciales qu'il convient d'interpréter les indications comme celles-ci: «Ordre par Dialogues. Que dois-je faire? Je ne vois partout qu'obscurités. Croirai-je que je ne suis rien? Croirai-je qu je suis Dieu? Toutes choses changent et se succèdent. Vous vous trompez, il y a . . .»<sup>5)</sup> ou bien: «Dans la lettre de l'injustice peut venir la plaisanterie des aînés qui ont tout: Mon ami, vous êtes né de ce côté de la montagne; il est donc juste que votre aîné ait tout. Pourquoi me tuez-vous?»<sup>6)</sup>

<sup>1)</sup> Fr. 283. <sup>2)</sup> Traité des trois vérités et Livres de la sagesse.

<sup>3)</sup> Fr. 62. <sup>4)</sup> Pensées I, p. LV et LVI. <sup>5)</sup> Fr. 227.

<sup>6)</sup> Fr. 291. Boutade qui doit illustrer la doctrine du scepticisme sur la relativité des idées générales, surtout morales, suivant la diversité des pays, cf. fr. 294: «Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà.»



On sait combien de soins Pascal a prodigué à la forme littéraire de ses oeuvres et avec quel succès il a cultivé l'art d'écrire. C'est pourquoi nous regrettons encore plus qu'au point de vue de cet art son Apologie ne nous soit parvenu qu'à l'état de torse. Mais nous sommes heureux de reconnaître distinctement du moins les idées qui devaient en être l'argument essentiel. Il ne rentre pas dans le cadre de notre sujet de les représenter en leur totalité; il s'agit seulement de la philosophie qui se dégage des fragments laissés par Pascal.

En recueillant les matières relatives à ce sujet, nous rencontrons des paroles qui nous semblent fort étranges au premier abord, parce qu'elles expriment un singulier dédain pour la philosophie. Notre écrivain dit: «Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher»<sup>1)</sup> et ailleurs, après une critique de Descartes: «Nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine.»<sup>2)</sup> Mais il faut se rappeler que Pascal donne au mot de philosophie une signification beaucoup plus restreinte que nous. Suivant l'usage à peu près constant de ses contemporains et de Descartes lui-même<sup>3)</sup>, il entend par philosophie la philosophie naturelle, la science des choses extérieures. Selon Pascal, l'homme peut atteindre à cette science, cependant il faut se méfier des principes établis a priori par la philosophie, qui ne peuvent être que des hypothèses. Cette remarque s'applique au mécanisme cartésien. Il faut plutôt qu'en physique la raison se soumette à l'expérience. La philosophie de Descartes est donc incertaine. Mais elle est aussi inutile,<sup>4)</sup> car elle ne touche pas à «l'unique nécessaire», à la préoccupation du salut. La nature est muette; «le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye»<sup>5)</sup> dit Pascal. L'univers ne répond rien aux questions d'origine et de fin, il ne prouve pas Dieu, et c'est pourquoi la philosophie naturelle est stérile.

Pascal la quitte donc pour se tourner vers la philosophie morale. L'homme, sa nature et sa destinée, tel est le problème dominant de sa philosophie. Il n'y a pas d'enquête qui puisse nous intéresser davantage; c'est ce qu'il expose avec une verve vraiment poétique dans le fr. 194, dont nous extrayons le passage suivant: «L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de ce qui en est. Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre dernier objet. Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite.»<sup>6)</sup> La morale, fondée sur une conception générale de la vie, est le centre de sa philosophie. Ajoutons qu'elle est en même temps l'expression fidèle de la vie de son âme. Alors que dans plus d'un des autres philosophes nous observons une désharmonie étrange entre leur spéculation et leur façon de faire, nous trouvons que la vie de Pascal a toujours

1) Fr. 4. 2) Fr. 79. 3) Cf. son écrit «Des Principes de la philosophie.»

4) Fr. 78. 5) Fr. 206. 6) Pensées II, p. 103.



répondu à sa pensée. Il est en effet, comme l'ont remarqué Sainte-Beuve et Vinet, un génie moral.

Cependant les idées philosophiques qu'on peut dégager des Pensées ne se bornent pas aux limites de la morale; mais elles se rapportent à toutes les branches que le langage courant désigne par l'expression de philosophie: psychologie, logique, morale, esthétique, métaphysique ou théorie de la connaissance, et nous trouverons, en essayant de les représenter en leur totalité, que ce ne sont pas des idées décousues, mais qu'elles forment un véritable système, quoiqu'elles ne soient pas enchaînées entre elles par une suite de raisonnements.

Commençons par les pensées appartenant à la psychologie. Son sujet est tout ce que nous savons par l'expérience sur notre âme; elle se rapporte aux faits psychiques comme la science naturelle se rapporte aux faits physiques. Une esquisse psychologique de l'homme, «la peinture de l'homme tel qu'il est,» «sa description tirée par la nature,» devait être, nous l'avons vu, le point de départ de l'Apologie. Pascal emprunte les traits de cette description à Montaigne. Nous pouvons la résumer par les paroles de M. Boutroux: «L'homme est un être essentiellement changeant et complexe: changeant, car sa manière d'être naturelle est la passion, dont le propre est l'instabilité; complexe, car il est fait de parties à la fois hétérogènes et inséparables, irréductibles aux principes grossiers de la géométrie.»<sup>1)</sup>

Il a trois facultés: sens, raison et coeur. Aux sens appartient l'imagination, qui en dérive, au coeur la volonté, qui en est le fond et la substance. Pourtant le coeur n'est pas seulement volonté, mais il est aussi intelligence. Pascal dit: Le coeur connaît les derniers principes, tels que temps, espace, mouvement, nombres. Il sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace.<sup>2)</sup> Il juge par sentiment. C'est donc une faculté d'intuition, d'appréciation immédiate, par opposition à la raison, faculté de réflexion, qui juge par déduction.

Les facultés intellectuelles, sens (avec imagination) et raison, sont subordonnées à la volonté; car la manière d'être de l'homme actuel est la passion, qui est une forme (inférieure, il est vrai,) de la volonté. En effet, la raison prétend déterminer la volonté; elle commande même plus impérieusement qu'un maître. Mais elle ne peut faire exécuter ce qu'elle ordonne, car les passions sont plus fortes qu'elle.

Le coeur va vers le moi comme vers sa fin suprême; ce moi croit être un centre fixe, mais en réalité l'homme est soumis à un besoin de divertissement, grâce auquel il tend à l'oubli de ce moi. Voilà la contradiction inhérente à l'amour-propre ou, pour parler le langage de la Bible, à la concupiscence. La concupiscence est triple: concupiscence des sens, de l'esprit et de la volonté.<sup>3)</sup> Ces passions sont des puissances menteuses; aidées par l'imagination, elles nous abusent par de fausses apparences de bonheur. L'homme désire le bonheur; mais il ne peut jamais l'acquérir, car on ne saurait fixer

<sup>1)</sup> Op. cit. p. 167.    <sup>2)</sup> Fr. 282.

<sup>3)</sup> «Concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie: libido sentiendi, libido sciendi, libido dominandi» fr. 458, cf. fr. 460—62.



le bonheur, qui est essentiellement diversité. A peine avons-nous acquis ce que nous désirons, que nous aspirons à quelque chose d'autre; et l'imagination est toujours occupée à déprécier les objets une fois que nous les avons en notre pouvoir et à augmenter d'une manière trompeuse la valeur de ceux que nous ne possédons pas.

Nos désirs se contredisent, nous l'avons vu. Même remarque pour nos facultés intellectuelles. Les sens ont pour objet les choses finies ou limitées; mais déjà l'imagination, quoiqu'elle tire son origine des sens, conçoit dans la nature des grandeurs qui ne peuvent être bornées et reculent toujours, si elle les poursuit, ou dans l'infiniment grand ou dans l'infiniment petit. «Dans la vue de ces infinis tous les finis sont égaux; et je ne vois pas, pourquoi asseoir son imagination plutôt sur un que sur l'autre»<sup>1)</sup> Cette poursuite de l'infini donne à notre imagination le vertige. «Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye.»<sup>2)</sup> C'est là le langage de la seule imagination.<sup>3)</sup> Par contre la raison se sent faite pour l'infini, elle ne le redoute pas.<sup>4)</sup> Cependant elle n'y atteint pas par la seule force de sa nature; car l'univers se tait, il ne dit rien de Dieu, et c'est seulement à l'aide de la révélation de l'Écriture et de l'inspiration du cœur que la raison parvient à l'infini et trouve alors sa satisfaction et son repos.

Donc, les sens, l'imagination et la raison se contredisent. Enfin notre raison se contredit elle-même. Elle prétend juger, et en soi elle n'a pas de principes. La raison cherche à établir les lois idéales qui fournissent à l'homme la mesure de la vérité, de la bonté et de la beauté; elle témoigne de l'aspiration de l'homme à la grandeur. Mais elle ne peut réaliser ce qu'elle se propose; car elle n'a pas de principes qui lui soient propres. Il faut qu'elle les puise à d'autres sources. Aussi est-elle «ployable à tous sens»<sup>5)</sup> et devient le jouet des sens et de l'imagination. Elle n'est que faible si elle ne connaît pas cette impuissance et n'éveille pas dans l'homme la conscience de sa misère.

Par les lumières naturelles, c.-à-d. par l'expérience et les raisonnements, nous apprenons que nous ne sommes que contradiction et impuissance. La même, vérité nous est révélée par l'Écriture. D'après la Préface d'Étienne Périer, Pascal, «après avoir commencé par une peinture de l'homme tel qu'il est . . . représente au libertin l'homme si bien dépeint dans tout ce livre (l'Ancien Testament), qu'il ne lui paraît plus différent de la première image qu'il lui a tracée.» Ce passage exprime bien la pensée de Pascal: la révélation n'est pas opposée aux lumières naturelles ni absolument distincte d'elles. La théologie reprend les matières de la philosophie, mais elle en pousse l'étude beaucoup plus loin, elle interprète et achève la philosophie.<sup>6)</sup> Quoique les pensées que nous allons développer ne soient pas rigoureusement du domaine de la philosophie et fassent partie de la théologie, nous ne voudrions pas les supprimer, parce qu'elles forment un tout avec celles qui précèdent.

<sup>1)</sup> Fr. 72 (Pensées I, p. 87).    <sup>2)</sup> Fr. 206.    <sup>3)</sup> Cf. Ravaisson, op. cit. p. 418.

<sup>4)</sup> «L'homme, qui n'est produit que pour l'infinité». Fragment d'un Traité du Vide, écrit en 1647, Pensées et Opuscules p. 79.

<sup>5)</sup> Fr. 274.    <sup>6)</sup> Rauh op. cit. p. 203.



Voici l'explication que l'Écriture donne de notre nature actuelle: «Vous n'êtes plus maintenant en l'état où Dieu vous a formés»<sup>1)</sup> Notre nature est tout à fait corrompue. Une transformation complète s'est produite en nous. Nos facultés agissent contrairement à leur destinée primitive. La volonté considérée sous sa forme idéale est activité et domine par là toute la vie de l'homme; elle a gardé sa prépondérance dans l'âme de l'homme, il est vrai, mais seulement en devenant passion (amour propre), contrairement à sa première nature. La raison devrait, selon son idée, se conduire par des principes propres, car l'autonomie lui est essentielle, elle est cependant soumise à l'influence de principes étrangers. Tout a été mis sens dessus dessous: les parties inférieures de l'âme, amour propre et imagination, ont usurpé la place de la volonté et de la raison, et ces facultés sont entrées en conflit, les rapports primitifs qui existaient entre elles une fois renversés. Il ne nous reste qu'un instinct impuissant de notre première nature.

La rédemption, dont nous obtenons les fruits par la foi, a changé cet état déplorable. Elle n'a pas ramené la nature de l'homme à son intégrité originelle, il est vrai: le chrétien ne possède ni la sainteté ni la parfaite connaissance de la vérité, il n'est pas encore en état de la gloire. Mais il est en état de grâce: Le coeur de l'homme est transformé par la foi; il se détache du moi et se tourne vers Dieu. L'amour propre cède devant l'amour de Dieu. Et quoique la concupiscence habite encore dans l'homme régénéré par la foi, sans cesse et avec toutes ses forces il lutte contre elle de sorte qu'elle ne peut jamais ressaisir le pouvoir. La foi affranchit donc la volonté; mais elle affranchit aussi l'intelligence. Elle délivre la raison du règne des puissances trompeuses, quoiqu' elle ne lui rende pas son autonomie, son indépendance. Car il faut que la raison s'humilie devant le coeur et accepte ses principes: «C'est le coeur qui sent Dieu, et non la raison; voilà ce que c'est que la foi: Dieu sensible au coeur, non à la raison.»<sup>2)</sup>

Signalons après cette digression, qui expliquait la philosophie par la théologie de l'auteur, deux traits caractéristiques de sa psychologie. 1<sup>o</sup>: «Ce qui caractérise la philosophie de Pascal, dit Rauh, avec raison,<sup>3)</sup> c'est d'être la première tentative faite du moins dans les temps modernes, pour mettre à leur vrai rang les puissances réputées inférieures de l'homme: la volonté et le sentiment . . . c'est la première fois surtout que la volonté est posée comme le principe de l'intelligence même, et que la certitude fondamentale est identifiée à la certitude pratique: le coeur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace comme il sent qu'il y a un Dieu.» C'est par ce caractère que la philosophie de Pascal se distingue de toute la philosophie des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles, laquelle est restée intellectualiste jusqu' aux temps de Kant.

2<sup>o</sup>: Pascal cherche les premiers principes non pas dans ce qui est clair et distinct, (les idées de la raison), mais dans ce qui est obscur et confus (les sentiments du coeur). Ces sentiments se soustraient à l'analyse de l'esprit, bien plus, il semble qu'ils soient parfois des actes de synthèse primordiale et accomplie immédiatement et

<sup>1)</sup> Fr. 430 (Pensées II, p. 330).    <sup>2)</sup> Fr. 278.    <sup>3)</sup> Op. cit. p. 229 sq.



inconsciemment. Pascal dit qu' on voit, par l'«esprit de finesse», les choses tout d'un coup, d'un seul regard et non par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. «Ce n'est pas, continue-t-il, que l'esprit ne le fasse, mais il le fait tacitement, naturellement et sans art.»<sup>1)</sup> Il ne faut pas expliquer ces mots de Pascal en réduisant, comme l'ont fait Descartes et Leibniz, ce qui semble être intuition à une succession rapide de raisonnements inaperçus. Pascal réduit toujours la raison au sentiment, bien loin d'expliquer le sentiment par la raison. Pour les philosophes intellectualistes, la raison (la conscience) est le principe d'explication; ils expliquent p. ex. la sensibilité par la négation de la conscience et ne la font consister que dans la non-clarté des représentations.<sup>2)</sup> Par contre, pour Pascal, ce qui est irrationnel, inconscient, est primordial, la raison (ou la conscience) est quelque chose de secondaire. Ce que l'esprit de finesse fait, tout d'un coup, inconsciemment, non par progrès de raisonnement, ce sont donc des actes de synthèse primordiale («a priori»). P. ex. le sentiment de l'harmonie qui naît dans l'âme à la vue d'une oeuvre d'art, cette union de parties en un tout, de détails en un ensemble que suppose la jouissance esthétique, ne peut être que l'application inconsciente au multiple d'une simplicité primordiale.<sup>3)</sup> —

Après la psychologie nous allons examiner rapidement quelques pensées de Pascal qui semblent se rapporter à la logique, c.-à-d. la partie de la philosophie qui nous apprend les moyens de chercher la vérité. Déjà dans les *Réflexions sur l'Esprit géométrique*, qui paraissent avoir été composées en 1655, Pascal a déterminé la méthode par laquelle la vérité se forme. Cette méthode consiste à définir tous les termes et à prouver toutes les propositions. Les mathématiques présentent le type de cette méthode; elles sont les sciences les plus parfaites. Elles offrent l'exemple le plus parfait de l'art de convaincre. Elles sont profondes; car elles enracent, pour ainsi dire, la vérité dans notre esprit et ne lui donnent pas seulement un appui extérieur. Elles mêmes pourtant ne satisfont pas à toutes les exigences de la méthode: elles partent de quelques notions simples qu'elles ne peuvent définir et de quelques axiomes qu'elles ne peuvent prouver. Malgré cela, ces principes ne sont pas incertains: «Les principes se sentent, les propositions se concluent, et le tout avec certitude.»<sup>4)</sup> Toutefois cette impuissance à achever l'oeuvre commencée doit servir à humilier la raison qui voudrait juger de tout.<sup>5)</sup>

A mesure qu'on s'éloigne des abstractions pour entrer dans la sphère de la réalité, la méthode géométrique perd de sa valeur. Dans la physique, déjà on a affaire à des réalités; il faut donc que la raison se soumette à l'expérience. Souvent à l'épreuve des faits les prétendus principes de la raison se révèlent ou comme faux (p. ex. le principe de l'horreur du vide), ou comme des hypothèses incertaines (p. ex. le mécanisme de Descartes). Il y a, dans la physique, un grand nombre de principes différents et qui ne sont pas si grossiers que ceux de la géométrie. Pour les découvrir et en tirer les conséquences, il faut, au lieu de l'esprit géométrique, un esprit de

<sup>1)</sup> Fr. 1, *Pensées* I, p. 12.

<sup>2)</sup> Kant reproche cette erreur à l'École de Leibniz et de Wolf dans son *Anthropologie* § 8 note.

<sup>3)</sup> Ravaisson op. cit. p. 412. <sup>4)</sup> Fr. 282. <sup>5)</sup> it.



finesse. Cet esprit de finesse, qui voit les choses d'un seul regard et applique sagement la pensée en même temps à leurs diverses parties, est opposé à la méthode déductive de l'esprit géométrique, qui a des vues lentes, dures et inflexibles. Il fait ses découvertes sans méthode, «sans art»<sup>1)</sup>; mais pour les communiquer à d'autres, pour les leur faire agréer, il faudra qu'il se serve d'une méthode, d'un «art d'agréer». Cette méthode sera celle de l'induction, dont Descartes a donné la théorie dans les «Règles pour dresser l'esprit».<sup>2)</sup> Le mot induction ne se trouve pas dans Pascal; mais ce qu'il appelle, dans le domaine de la morale, ordre du coeur, est une application de la méthode inductive.<sup>3)</sup> L'esprit de finesse dans la physique correspond à l'inspiration du coeur dans la morale; l'induction dans la physique, à l'ordre du coeur dans la morale.

Il ne faut pas appliquer aux choses d'ordre moral la méthode déductive, qui part de principes abstraits et procède par raisonnements. C'est la méthode des scolastiques, p. ex. de St. Thomas.<sup>4)</sup> Mais elle est superficielle et n'engendre pas la conviction. La réalité ne se laisse pas renfermer dans des principes abstraits; cette remarque s'applique surtout à la vie morale.<sup>5)</sup> Là, il faut un principe réel et vivant, qui est la cause déterminante de la volonté ou, en d'autres termes, la fin de nos affections et de nos actions. Ce principe où tend tout notre coeur est Dieu. Cependant l'ordre du coeur n'exige pas que Dieu soit le point de départ du discours; en effet, au point de vue de la philosophie, Dieu n'est pas une donnée qu'il faille analyser, mais un principe qu'il faut chercher et prouver. L'ordre du coeur, qui n'est pas analytique, mais synthétique, consiste donc à mettre Dieu au centre du discours pour unir et mettre en lumière tous les sujets traités, si indépendants qu'ils paraissent les uns des autres. C'est un ordre «convergent.»<sup>6)</sup> —

La logique établit des normes pour la pensée, la morale en établit pour la volonté et l'action. Passant à la morale de Pascal, nous prendrons pour point de départ les phrases suivantes du fr. 4: «La vraie morale se moque de la morale, c-à-d. que la morale du jugement se moque de la morale de l'esprit, qui est sans règles. Car le jugement est celui à qui appartient le sentiment, comme les sciences appartiennent à l'esprit.» Havet et, avec quelque hésitation, Brunschvicg,<sup>7)</sup> rapportent la proposition subordonnée «qui est sans règles» à la morale du jugement et croient y être forcés par le sens. Mais d'après la grammaire, on devrait interpréter le texte de cette façon: La morale du jugement a ses règles, tandis que la morale de l'esprit n'en a

<sup>1)</sup> Fr. 1, Pensées I, p. 12. Cf. Discours sur les passions de l'amour, Pensées et opuscules p. 125. Ce discours a été écrit probablement en 1653.

<sup>2)</sup> C'est un écrit des dernières années de l'auteur et qui est resté inachevé. Ravaisson dit: «Rien ne prouve que Pascal ait eu connaissance de ce traité. Mais ses idées sur la faculté qui appartient à l'esprit de finesse de voir «d'une seule vue» procède de la même conception qui fait le fond de l'ouvrage posthume de Descartes, et vont au même but. Et il se pourrait bien, s'il ne connût pas ce livre, que ces idées eussent pris naissance dans ses conversations avec Descartes, où il dut être souvent question de géométrie et de méthode». (Op. cit. p. 409).

<sup>3)</sup> Ravaisson op. cit. p. 417, où l'auteur rapproche l'ordre du coeur aussi de la théorie des combinaisons ou synthèses proposée par Leibniz.

<sup>4)</sup> Fr. 61. <sup>5)</sup> Cf. fr. 20. <sup>6)</sup> Cf. plus haut p. 12. <sup>7)</sup> Pensées I, p. 18, fr. 4, note.



point. Et cette proposition n'est pas un contresens, si l'on prend les mots dans la signification que Pascal leur attribue. Règle veut dire norme, principe, qui pourrait servir de fondement soit aux déductions de l'esprit géométrique soit au discours suivant l'ordre du coeur. L'esprit, c.-à-d. la raison, est incapable d'établir de tels principes pour la morale. Mais en réalité le jugement, c.-à-d. le sentiment, les établit. La vérité de ces règles est garantie par leur conformité au suprême modèle de Dieu. Le sentiment en question n'est donc pas le sentiment de l'homme naturel, qui ne connaît pas Dieu. Ce sentiment naturel n'a pas de règle non plus; il est « ployable à tous sens » aussi bien que la raison. Il est semblable et contraire à la fantaisie, de sorte qu'on ne peut distinguer entre ces contraires. L'un dit que mon sentiment est fantaisie, l'autre que sa fantaisie est sentiment.<sup>1)</sup> La morale philosophique du sentiment est aussi vaine que celle de la raison. La morale philosophique n'est donc possible que comme critique ou négation de cette morale. La morale vraie et positive tombe en dehors du cadre de la philosophie, elle appartient, rigoureusement parlant, à la théologie, qui repose sur la révélation; car nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ. Cependant les frontières entre la philosophie et la théologie sont flottantes; car Pascal rompt, malgré lui, par son mysticisme, c.-à-d. par sa conception de l'unité de l'homme et de Dieu, la dualité des idées philosophiques et théologiques qu'il a établie lui-même. Considérons de plus près la portée des propositions de Pascal. Les fondements rationnels de la morale sont insuffisants et caducs. La raison demande à la volonté de se régler sur ses préceptes, il est vrai, mais elle ne peut la forcer à obéir, car les passions, par lesquelles l'homme naturel est dominé, sont plus fortes que les idées. En outre, la raison ne peut prouver ses principes, parcequ'ils ne lui appartiennent pas. A l'état de nature, c'est notre coeur corrompu qui, aidé par la puissance trompeuse de l'imagination, prescrit ses lois à la volonté; et qui aura reconnu l'instabilité et les contradictions de notre coeur, ne s'étonnera pas de trouver ces lois changeantes et pleines de contrariétés. La fin de notre vie se sent immédiatement, c'est le bonheur. Mais il est impossible de fixer la notion du bonheur par la raison, et il y a une très grande diversité d'opinions sur ce qu'il est en soi. C'est donc une simple illusion qui fait reposer la morale sur la raison. Même remarque pour le droit et tout ordre social, institutions dépendant de la morale des hommes. La raison demanderait que la justice fût partout et toujours la même. Mais quelle diversité selon le pays et l'époque! Le fondement vrai de notre justice c'est le temps, l'imagination, la force et rien autre chose.<sup>2)</sup> La propriété est une usurpation légitimée par le temps, l'autorité des médecins et des juges s'appuie sur l'imagination, le droit des rois repose sur la force. Cependant les institutions sociales sont nécessaires pour la paix des hommes, et il serait insensé et téméraire de renverser l'ordre actuel, ce que les « demi-habiles » désirent; car on ne réussirait pas à établir l'ordre rationnel et on ne ferait que déchaîner la guerre civile, qui est le plus grand des maux. La nature soutient donc la raison impuissante à

1) Fr. 274. 2) Boutroux, op. cit. p. 170.



justifier l'ordre social. Pascal, en niant la possibilité de fonder la morale et les institutions qui en dépendent sur la raison, diffère beaucoup de Spinoza et de Leibniz, qui, plus intellectualistes, veulent en morale des démonstrations géométriques, et aussi de Kant, qui déduit la morale d'un principe abstrait et soutient l'autonomie de la raison pratique, quoiqu'il reconnaisse, comme Pascal, la prépondérance de la volonté sur l'intelligence.

Cependant l'idée de Pascal n'est pas que la morale n'ait aucun principe. La vraie morale a des règles. Ces règles sont les préceptes qui sont renfermés dans la volonté de Dieu.<sup>1)</sup> «Nons avons pour règle notre volonté, prenons maintenant la volonté de Dieu.»<sup>2)</sup> Il faut écouter Dieu. C'est le coeur qui écoute sa voix, et en lui résident les principes de la vraie morale. «C'est le coeur qui sent Dieu, et non la raison: voilà ce que c'est la foi: Dieu sensible au coeur et non à la raison.»<sup>3)</sup> On écoute Dieu en écoutant Jésus-Christ. «Nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ.»<sup>4)</sup> Quelle idée Pascal se fait-il de Dieu? «Le Dieu de Pascal n'est pas le Dieu impersonnel des panthéistes ni le Dieu abstrait des philosophes, même spiritualistes, et de certains théologiens. Son Dieu est sans doute un principe métaphysique,<sup>5)</sup> mais c'est surtout une personne vivante, une personne morale; son Dieu est un Dieu sensible au coeur, le Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob, non des philosophes et des savants<sup>6)</sup>: son Dieu est Jésus-Christ, qui remplit l'âme et le coeur de ceux qu'il possède, Dieu d'amour et de consolation, qui, étant infini, seul remplit l'infinie capacité de notre coeur, seul peut s'accommoder à tous nos besoins.»<sup>7)</sup> Le bonheur, qui est la fin de la vie humaine et dont nous avons tous un obscur, mais invincible instinct, c'est Dieu seul.

Que nous écoutions Jésus-Christ et, en Jésus-Christ, Dieu, c'est l'effet même de la grâce. La grâce est toute divine dans sa source. Dans le «mystère de Jésus»<sup>8)</sup> Pascal fait dire au Sauveur: «Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé,» et ailleurs nous lisons: «Il est impossible que Dieu soit jamais la fin, s'il n'est le principe.»<sup>9)</sup> Il semble donc que tous nos propres efforts pour connaître le vrai bien et agir selon les commandements de la vraie morale soient inutiles et que nous ne puissions rien faire que d'attendre l'inspiration de Dieu. Mais ce serait une erreur. La grâce divine admet et commande l'action humaine. Cependant notre faible raison ne pourra jamais arriver à déterminer exactement les proportions entre la grâce et la liberté de l'homme naturel. Il ne faut pas juger Dieu par la nature; traduire le mystère dans la langue de la raison, ce serait le nier. On ne peut réduire l'ordre de la grâce à l'ordre de la nature, parce qu'ils n'ont pas de mesure commune. «La grâce est la mesure de la gloire»<sup>10)</sup>, il est vrai, parce qu'elles sont du même ordre. Mais la nature n'est pas la mesure de la grâce. «La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle.»<sup>11)</sup> L'esprit n'est donc pas réductible au corps, mais encore moins la charité

<sup>1)</sup> Fr. 20.    <sup>2)</sup> Fr. 668.    <sup>3)</sup> Fr. 278.    <sup>4)</sup> Fr. 548.    <sup>5)</sup> Boutroux, Revue des cours p. 488.

<sup>6)</sup> Fr. 556.    <sup>7)</sup> Giraud, Pascal p. 192/193.    <sup>8)</sup> Fr. 553, Pensées II, p. 438.    <sup>9)</sup> Fr. 488.

<sup>10)</sup> Lettre V (3) à Mademoiselle Roannez du 5 nov. 1656, Pensées et opuscules p. 217.    <sup>11)</sup> Fr. 793.



à l'esprit. On n'exprimerait pas non plus la vraie opinion de Pascal, si l'on disait: «La grâce et la liberté ne sont que les deux aspects d'une même chose; ce qui est au point de vue du sentiment la grâce, c'est au point de vue de la raison la liberté.» Mais au contraire, la raison doit être amenée à reconnaître qu'il y a quelque chose qui la surpasse, qu'il y a entre la grâce et la liberté, une véritable contradiction qu'elle ne peut résoudre, mais qui ne cesse pas pour cela d'exister. Toutes ces contrariétés ne choqueront plus la raison qui aura reconnu ses limites.

On ne s'étonnera donc pas de trouver, en ce qui concerne la grâce et le libre arbitre, des paroles de Pascal tout à fait contraires les unes aux autres.<sup>1)</sup> Il y a beaucoup de textes qui expriment le jansénisme le plus pur, en insistant sur l'efficacité de la grâce seule. A la fin de sa vie, Pascal s'est montré même moins conciliant envers l'Église catholique que les autres solitaires de Port-Royal et a professé la résistance la plus obstinée contre les autorités ecclésiastiques, en déclarant, dans l'Écrit sur la signature (1661), que signer sans restriction le formulaire proposé par les vicaires généraux du diocèse de Paris c'est abandonner la doctrine du jansénisme et trahir la vérité. Mais il y a d'autres textes qu'il serait facile de rapprocher du pélagianisme.<sup>2)</sup> En tout cas, quoique la grâce efficace nous soit donnée gratis par Dieu, Pascal exige que nous vivions comme si nous devions mériter la grâce. Il faut préparer la voie à la grâce, c.-à-d. ôter les obstacles de la foi par la raison et par la coutume.<sup>3)</sup> Là où il s'agit de la grâce divine, Pascal dit en effet que la foi doit entrer par le cœur et pénétrer par lui jusqu'à la raison; mais là où il s'agit de l'action libre de l'homme, il dit qu'il faut faire passer de l'intelligence dans le cœur l'affirmation de l'existence de Dieu.<sup>4)</sup>

Or en quoi consiste la liberté humaine? Elle est en premier lieu soumission. Après l'argument du pari, «qui est démonstratif»<sup>5)</sup>, Pascal continue par le dialogue suivant avec l'infidèle que la raison porte à croire, mais qui néanmoins ne le peut pas: «Votre impuissance à croire ne vient que du défaut de vos passions. Travaillez donc, non pas à vous convaincre par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin: vous voulez vous guérir de l'infidélité, et vous en demandez le remède: apprenez de ceux qui ont été liés comme vous, et qui parient maintenant tout leur bien; ce sont gens qui savent ce chemin que vous voudriez suivre, et guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé: c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes etc. Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira.» Comme la coutume a asservi l'homme naturel au péché, elle doit faire un homme nouveau et le rendre plus fort de jour en jour. «Que l'homme se fasse automate pour Dieu! Qu'il

<sup>1)</sup> Voir l'introduction de l'abbé Guthlin à son édition 1896.

<sup>2)</sup> P. ex. fr. 277: «Le cœur aime l'être universel naturellement et soi-même naturellement, selon qu'il s'y adonne, et se durcit contre l'un ou l'autre à son choix».

<sup>3)</sup> Fr. 247. <sup>4)</sup> «Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer!» Fr. 280.

<sup>5)</sup> Fr. 233, Pensées II, p. 152.



se soumette aux commandements de l'Église<sup>1)</sup> Il faut diminuer la «concupiscence de l'esprit»<sup>2)</sup>, l'orgueil de la sagesse humaine, et retourner à la simplicité de l'enfance.<sup>3)</sup> De même il faut combattre les autres passions: la concupiscence de la chair et de la volonté. A mesure que nous épurerons notre coeur des passions, que nous chasserons l'amour propre, qui en est la racine, l'amour de Dieu le remplira. Mais la puissance des passions est si grande que même le chrétien régénéré doit les combattre encore. «Le christianisme nous a imposé de vivre pour Dieu, c.-à-d. de lutter contre nous-mêmes. Jésus-Christ est venu apporter le couteau et non pas la paix»<sup>4)</sup>.

Pascal a frayé les voies à la liberté religieuse et morale de la personnalité. En approfondissant la vie intérieure de l'âme, en trouvant dans le sentiment du coeur la révélation indubitable de Dieu, il a contribué à fortifier l'individualité, à la rendre plus indépendante des choses extérieures. Mais il s'est borné à la délivrance du sentiment, il n'a pas réalisé la liberté de la personnalité entière. En particulier, il a méconnu les droits de la raison, en la soumettant aux doctrines de l'Église. Dans l'individu, dit-il, Dieu se révèle seulement au sentiment du coeur; là, en effet, il y a une véritable union de Dieu et de l'homme; c'est la plus haute joie du chrétien et sa joie véritable. Mais les moments sont rares où il jouit de ce bonheur suprême.<sup>5)</sup> Quant aux autres forces de l'âme, l'influence divine est moins visible. Surtout la raison (l'esprit) témoigne plutôt de l'action humaine que de l'action divine. Pourtant Pascal parle expressément de la conduite de Dieu de mettre la religion dans l'esprit par les raisons aussi bien que dans le coeur par la grâce.<sup>6)</sup>

Passons de la vie individuelle à la vie sociale! Le mysticisme ecclésiastique de Pascal, qui ne reconnaît Dieu que dans le sentiment du coeur et dans l'organisation de l'Église, ferme les yeux aussi bien aux révélations divines dans les autres ordres sociaux qu'aux manifestations de Dieu dans les autres puissances de l'âme. Le monde est l'empire de la concupiscence, et c'est pourquoi il vaut mieux le fuir et vivre dans la retraite. Une conception pessimiste et ascétique de la vie domine la philosophie de Pascal. L'opposition de l'homme et de Dieu est invincible; il faut donc se dégager de tous les liens qui nous rattachent à l'humanité pour nous unir à Dieu seul. La science, l'art, l'amitié, la vie de famille, la vie de société, toutes les professions profanes sont vaines; il n'y a qu'une seule occupation digne de l'homme, c'est de ne travailler qu'à ce qui est nécessaire, à son salut et au salut d'autrui. L'amour de Dieu est la seule action vraiment morale, et il exclut, rigoureusement parlant, l'amour des hommes. Car Dieu est la seule personne morale, sa personnalité exclut toute autre personnalité. Il faut donc s'effacer pour l'atteindre. Cela ne veut pas seulement dire que nous devons renoncer à l'amour propre. Nous

<sup>1)</sup> Cf. «soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur» dans le «Mémorial» (voir note 5 de cette page), Pensées et opuscules, p. 143. <sup>2)</sup> Fr. 460, cf. 458. <sup>3)</sup> Fr. 271. <sup>4)</sup> Fr. 840.

<sup>5)</sup> Lettre VII à Mlle Roannez, Pensées et opuscules, p. 222, et les mots: «joie, joie, pleurs de joie» dans le Mémorial, souvenir d'un ravissement ou d'une sorte d'extase que Pascal a éprouvée dans la nuit du 23 au 24 novembre 1654 pendant deux heures.

<sup>6)</sup> Fr. 185.



sommes aussi indignes de l'amour d'autrui, et il est injuste de le désirer.<sup>1)</sup> «Il est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement; je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir, car je ne suis la fin de personne et n'ai pas de quoi les satisfaire. Ne suis je pas prêt à mourir? Et ainsi l'objet de leur attachement mourra.»<sup>2)</sup> On ne passe pas par les créatures pour aller à Dieu. Cette opposition de Dieu et de l'homme est caractéristique pour le catholicisme. Le protestantisme met à la place de ce dualisme le principe de l'unité de l'homme avec Dieu. —

L'esthétique établit les normes du beau, comme la morale établit celles du bien, la logique celles du vrai. Selon Pascal, la beauté est l'objet de l'amour. Il dit dans le discours sur les passions de l'amour:<sup>3)</sup> «L'homme n'aime pas demeurer avec soi; cependant il aime: il faut donc qu'il cherche ailleurs de quoi aimer. Il ne le peut trouver que dans la beauté.» Dans un bel objet, il y a un principe d'unité qui fait des parties un tout harmonieux, et la beauté de l'objet dépend de la convenance des parties avec ce principe. Les parties sont sensibles, le principe est intelligible. Il se montre en des corps, mais il est d'essence incorporelle. C'est, pour ainsi dire, l'âme de la beauté. Il faut donc, pour goûter et, bien plus, pour créer une oeuvre d'art, outre les sens aussi l'esprit, non la raison, qui n'a pas de prise sur les choses d'ordre esthétique, mais l'esprit de finesse. Ce serait les dénaturer que de les analyser par la raison.<sup>4)</sup> Pascal dirait volontiers: «La vraie esthétique se moque de l'esthétique,» comme il a dit: «La vraie morale se moque de la morale.» On ne démontre pas l'amour,<sup>5)</sup> et l'on ne démontre pas davantage le goût et le dévouement. Le goût pour la beauté n'appartient pas à l'esprit géométrique, mais à l'esprit de finesse, qui ne dépend pas d'un enchaînement de raisonnements, mais qui est une sorte d'intuition immédiate. Cet esprit de finesse voit tout d'une seule vue, «d'un seul regard,»<sup>6)</sup> quelque multiples et succesives que soient les impressions des parties, en appliquant aux données de la sensibilité une simplicité primordiale. Dominant ainsi le mouvement successif qui rapproche d'elle les choses, sans descendre de sa hauteur dans la région du temps, que parcourent l'imagination et le raisonnement, la pensée ou intellection pure les considère, suivant l'expression de Spinoza, sous une forme d'éternité.<sup>7)</sup> «L'esprit de finesse a une souplesse de pensée qu'il applique en même temps aux diverses parties aimables de ce qu'il aime.»<sup>8)</sup>

Le modèle de la beauté est en nous-mêmes. «Comme l'homme est lui-même

1) Fr. 477. 2) Fr. 471. 3) Pensées et opuscules, p. 126.

4) Ce qui est vrai dans cette pensée, c'est qu'une oeuvre d'art est inépuisable à la raison, comme la moralité et la foi sont inépuisables à la morale et à la théologie. Mais il semble que Pascal méconnaisse, ici et parfois ailleurs, l'aspiration légitime et nécessaire à mettre dans les lumières de l'intelligence les trésors que la raison a puisés aux profondeurs des sentiments.

5) Fr. 283. Cf. ce mot de Taine, cité par Giraud (La philosophie religieuse de Pascal, p. 29 note): «Si l'on veut comprendre une oeuvre d'art, il faut y croire.»

6) Fr. I, Pensées I, p. 12. 7) Ravaisson, op. cit., p. 412.

8) Discours sur les passions de l'amour, Pensées et opuscules, p. 125. — Cet esprit de finesse et de souplesse, n'est-ce pas le génie de Herder?



la plus belle créature que Dieu ait jamais formée, il faut qu'il trouve dans soi-même le modèle de cette beauté qu'il cherche au dehors. Chacun peut en remarquer en soi-même les premiers rayons, et selon que l'on s'aperçoit que ce qui est au dehors y convient ou s'en éloigne, on se forme des idées de beau ou de laid sur toutes choses.»<sup>1)</sup> «Chacun a l'original de sa beauté dont il cherche la copie dans le grand monde.»<sup>2)</sup> La beauté est donc, pour ainsi dire, la projection de l'âme sur les choses, et, par conséquent, la fin de l'art est la représentation de l'âme. On est charmé, lorsque dans un ouvrage, croyant trouver un auteur, on trouve un homme; un homme, c.-à-d. quelqu'un qui a senti ce qu'il veut peindre, et qui dès lors, le peint avec vérité.<sup>3)</sup> Il faut que l'agrément qui est l'objet de tout art<sup>4)</sup> soit pris du réel<sup>5)</sup>; pourtant l'art ne doit pas reproduire servilement la nature.<sup>6)</sup> L'art est imitation, mais d'un modèle, au fond, surnaturel.<sup>7)</sup> Ce modèle surnaturel, intelligible, est la «règle» de l'art et correspond au principe de la morale. Cette règle, ce principe de l'art aussi bien que de la morale, est Dieu même. Une inspiration divine, qui s'unit à l'imagination productive de l'artiste, est la source des oeuvres d'art. —

Il reste encore à jeter un coup d'oeil sur la métaphysique de Pascal. Le problème principal de la métaphysique est de déterminer les limites de la connaissance. Nous trouverons les réponses de Pascal à cette question en recueillant ses pensées sur le faux et le bon usage de la raison et sur la certitude à laquelle l'homme peut atteindre.

Dès 1646, Pascal combattit avec ardeur les doctrines du frère St. Ange, qui prétendait démontrer les vérités de la foi par le raisonnement. Que la raison raisonnante ou spéculative soit inutile, stérile et même dangereuse pour la foi, cette persuasion se retrouve aussi dans les Pensées, où elle est exprimée très nettement et à plusieurs reprises, et est même le point de départ de l'Apologie. «Le raisonnement ne mène pas à la foi.»<sup>8)</sup> «Je n'entreprendrai pas ici de prouver par des raisons naturelles ou l'existence de Dieu ou la Trinité ou l'immortalité de l'âme ni aucune des choses de cette nature; non seulement parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre les athées endurcis, mais encore parce que cette connaissance sans Jésus-Christ est inutile et stérile.»<sup>9)</sup> Dans la «préface de la seconde partie» Pascal devait écarter les raisonnements dont les philosophes et les théologiens se servent pour prouver la Divinité par les ouvrages de la nature.<sup>10)</sup>

<sup>1)</sup> Même discours, p. 126.    <sup>2)</sup> *It.* p. 127.

<sup>3)</sup> Fr. 29. Cf. le mot de Zola: L'art représente la nature «vue à travers un tempérament.»

<sup>4)</sup> Pascal va même jusqu'à dire: «L'agréable et le beau n'est que même chose.» (Discours sur les passions etc. p. 134). Mais c'est une erreur: La notion de l'agréable est plus large que celle du beau.

<sup>5)</sup> Fr. 25.    <sup>6)</sup> Cf. fr. 134.    <sup>7)</sup> Ravaisson, *op. cit.* p. 415.    <sup>8)</sup> Fr. 279.

<sup>9)</sup> Fr. 556, Pensées III, p. 4. Dans la Préface, Étienne Périer cite ces mots de Pascal, qui n'avaient pas été mis dans le recueil de Port-Royal, et relève leur signification (Pensées I, p. CXCIV). — Que nous ne connaissions rien, ni Dieu ni nous-mêmes, sans Jésus-Christ, c'est, d'après Mme Périer, mère d'Étienne, le centre de l'Apologie. (*it.* p. CCXLIV).

<sup>10)</sup> Fr. 242.



Il se proposait d'y parler des apologistes Raimond Sebon, Charron et Grotius. «Jamais, dit-il, auteur canonique ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu. Tous tendent à le faire croire,» mais non à le prouver.<sup>1)</sup> «Le ciel et les oiseaux ne prouvent pas Dieu, et notre religion ne dit pas cela. Car encore que cela est vrai en un sens pour quelques âmes à qui Dieu donne cette lumière, néanmoins cela est faux à l'égard de la plupart. De telles preuves de notre religion paraissent bien faibles à ses adversaires, et rien n'est plus propre à leur en faire naître le mépris.»<sup>2)</sup> Pascal dit d'autre part: «Il suffit d'avoir vu une fois en sa vie les raisons par lesquelles il faut faire croire l'esprit,»<sup>3)</sup> comme il avait déjà écrit dans une lettre du 5 novembre 1648: «Il suffit d'avoir appris une fois celles-ci et de les avoir bien retenues, pour n'avoir plus besoin d'en être instruit.»<sup>4)</sup> Mme Périer prête à son frère un certain respect pour les preuves métaphysiques et pour les raisonnements ordinaires que l'on prend des ouvrages de la nature;<sup>5)</sup> mais d'après ce que nous venons de voir, ce respect ne paraît pas avoir été trop grand. Ajoutons encore les paroles citées plus haut et qui sont d'une portée plus générale: «Se moquer de la philosophie, c'est philosopher,» et «la philosophie ne vaut pas une heure de peine.» En tout cas, les raisonnements, alors même qu'ils convainquent l'esprit, ne sont pas très utiles pour la foi. «Car la raison agit avec lenteur et avec tant de vues, sur tant de principes, lesquels il faut qu'ils soient toujours présents, qu'à tout à l'heure elle s'assoupit ou s'égare, manque d'avoir tous ses principes présents.»<sup>6)</sup> «Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes, et si impliquées, qu'elles frappent peu; et quand cela servirait à quelques-uns, cela ne servirait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration; mais une heure après ils craignent de s'être trompés.»<sup>7)</sup> La raison raisonnante peut être même dangereuse et nuisible à la foi, car elle favorise l'orgueil de l'homme, lequel tire son origine de la «libido sciendi.»<sup>8)</sup> «Les philosophes n'ont fait autre chose que suivre une des trois concupiscences.»<sup>9)</sup> Ils ont cru par eux-mêmes pouvoir se hausser jusqu'à Dieu. Il faut plutôt «s'offrir par les humiliations aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet. Ne evacuetur crux Christi.»<sup>10)</sup> Il faut connaître Dieu et nous-mêmes par Jésus-Christ.<sup>11)</sup>

<sup>1)</sup> Fr. 243.    <sup>2)</sup> Fr. 244 et 242.    <sup>3)</sup> Fr. 252, Pensées II, p. 185.

<sup>4)</sup> Pensées et opuscules, p. 92. Ces mots rappellent le passage suivant de la lettre de Descartes à la princesse Elisabeth, du 18 juin 1643: «Comme je crois qu'il est très nécessaire d'avoir bien compris une fois en sa vie les principes de la métaphysique, à cause que ce sont ceux qui nous donnent la connaissance de Dieu et de notre âme, je crois aussi qu'il serait très nuisible d'occuper souvent son entendement à les méditer, . . . mais que le meilleur est de se contenter de retenir en sa mémoire et en sa créance les conclusions qu'on en a une fois tirées.»

<sup>5)</sup> Pensées I, p. CCXLIII.    <sup>6)</sup> Fr. 252, Pensées II, p. 186.

<sup>7)</sup> Fr. 543.    <sup>8)</sup> Fr. 458.    <sup>9)</sup> Fr. 461.    <sup>10)</sup> Fr. 245.

<sup>11)</sup> Fr. 548. — Si l'on cherche des analogies de la philosophie religieuse de Pascal et de la pensée contemporaine, comme l'a fait M. Giraud, on est frappé de la ressemblance avec la théologie de Ritschl et de son école. M. Giraud n'en a pas fait mention. La théologie de Ritschl, partant du kantisme, veut purger, elle aussi, la religion de toute trace de métaphysique. Elle se fonde sur les faits historiques et puise toute sa connaissance de Dieu et de nous-mêmes en Jésus-Christ. Cependant elle ne fait pas grand cas des inspirations que Pascal a tant appréciées.



Pascal ne conteste pas franchement, comme l'a fait Kant, qu'il soit impossible de parvenir à des vérités surnaturelles par la seule raison; il ne dit pas que les raisonnements métaphysiques ne soient que des paralogismes; qu'une métaphysique transcendantale ne soit qu'une prétendue science; que la raison déraisonne, c.-à-d. se nie et se contredise, dès quelle aborde les questions métaphysiques. Cependant une telle conséquence est dans l'esprit de toute sa philosophie, et sa tendance philosophique est la même que celle de Kant: de déterminer les limites de la raison. C'est ce qui nous conduit du faux au bon usage de la raison.

La raison n'a pas de principes propres et la puissance de se suffire. «Le raisonnement n'a point de part aux premiers principes.»<sup>1)</sup> Même en mathématique, qui est le domaine incontesté de la raison et le plus parfait exemple de la certitude logique, ce n'est pas la raison qui fournit les premiers principes, mais le coeur, qui est une faculté d'intuition immédiate. «Le coeur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a pas deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent, les propositions se concluent, et le tout avec certitude, quoique par différentes voies.»<sup>2)</sup> En physique, la raison se joint aux sens, qui lui fournissent les matières; en morale et esthétique, elle s'appuie sur les connaissances du coeur et de l'instinct et y fonde tout son discours.<sup>3)</sup> Le dernier usage légitime de la raison est de déterminer par elle-même ses limites. La raison même nous apprend qu'elle ne se suffit pas. «La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent; elle n'est que faible si elle ne va jusqu'à connaître cela.»<sup>4)</sup> «Il n'y a rien de si conforme à la raison que ce désaveu de la raison.»<sup>5)</sup> Ici, la philosophie de Pascal est toute proche de celle de Kant, qui veut, lui aussi, déterminer les limites de la raison par la raison même («a priori», avec certitude). C'est par la conscience de la nécessité du résultat que le «criticisme» diffère du «scepticisme», auquel il ressemble, dans la philosophie purement spéculative, à l'égard du résultat même. Qui acceptera la terminologie de Kant, devra appeler Pascal plutôt critique

<sup>1)</sup> Fr. 282, Pensées II, p. 203.

<sup>2)</sup> Fr. 282. — Je ne saurais me ranger à l'avis de M. Ravaisson, qui dit op. cit. p. 406, qu'en cette matière la théorie de Pascal diffère beaucoup de celle de Kant. Pour les deux, une sensibilité pure («coeur», intuition, imagination) contient les principes d'où part ou auxquels s'applique la raison. Les pensées de Kant ne sont pas contraires à celles de Pascal, mais elles sont plus développées. P. ex. Kant a analysé, par la méthode psychologique, à l'occasion de la déduction des notions pures de l'entendement, ce qui, pour Pascal, est donné par le coeur. «Wir können uns keine Linie denken, ohne sie in Gedanken zu ziehen, keinen Zirkel, ohne ihn zu beschreiben, die drei Abmessungen des Raumes gar nicht vorstellen, ohne aus demselben Punkte drei Linien senkrecht auf einander zu setzen. . . . Bewegung als Beschreibung eines Raumes, ist ein reiner Actus der successiven Synthesis des Mannigfaltigen in der äusseren Anschauung überhaupt durch produktive Einbildungskraft.» (Kritik der reinen Vernunft, 2. Ausgabe, § 24, éd. Kehrbach, p. 674, texte et note). Il paraît cependant que Kant ne concorde pas avec lui-même. Car dans l'esthétique transcendantale, la sensibilité pure est une simple réceptivité; ici, dans l'analytique transcendantale, elle repose sur une productivité (de l'imagination). Mais la réceptivité pure n'exclut-elle pas la productivité?

<sup>3)</sup> Fr. 282.    <sup>4)</sup> Fr. 267.    <sup>5)</sup> Fr. 272.



que sceptique. Cet usage «critique» de la raison est utile à la foi. En ôtant le savoir il prépare la place à la foi.<sup>1)</sup> Pascal avoue, dans l'Entretien avec Saci, qu'il ne peut voir sans joie la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres mains,<sup>2)</sup> et s'exprime d'une manière analogue dans les Pensées: «Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de tendre les bras au Libérateur.»<sup>3)</sup> Qui aura reconnu les limites nécessaires de la raison, ne sera plus tenté de trouver des répugnances dans les mystères; il comprendra que les objections des athées ne sont pas solides, que, selon les principes de la raison, les arguments pour la religion valent les arguments contre, si bien qu'on peut se décider dans le sens de la foi sans contredire la raison. En effet, cette utilité de la raison pour la foi est seulement négative. Mais il y a encore un usage légitime de la raison pour servir positivement la foi. La raison prouve l'existence de Dieu d'après l'argument du pari.<sup>4)</sup> Pascal dit expressément qu'il y parle selon les lumières naturelles.<sup>5)</sup> Nous sommes forcés par notre condition de prendre parti pour ou contre l'existence de Dieu.<sup>6)</sup> Il faut donc parier; cela n'est pas volontaire. En tout pari, il faut considérer le nombre des chances et la valeur du gain ou de la perte. Or, dans le pari dont il est question, nous ne pouvons pas définir la proportion des chances pour et contre, mais nous pouvons bien juger de l'importance des enjeux. Car poser Dieu, c'est poser un bien infini; poser les biens du monde, c'est poser une quantité finie et qui n'est rien au prix de Dieu. Il faut donc gager que Dieu est. Cet argument, «qui est démonstratif,» est le dernier effort de la raison pour s'élever à la foi. L'application de la raison à l'Écriture n'est pas moins légitime, et tout le plan de l'Apologie se fonde sur cet usage de la raison. La raison prouve par la doctrine que le christianisme est vénérable, par la morale qu'il est aimable, par les faits historiques (figures, miracles, prophéties) qu'il est vrai.<sup>7)</sup> Bornons-nous à faire remarquer cette jonction de la philosophie et de la théologie, sans pénétrer plus loin dans le domaine théologique!

Abordons plutôt notre dernière question! Après avoir vu quel est le faux et quel est le bon usage de la raison selon Pascal, considérons enfin quelle certitude le philosophe attribue à notre connaissance! Il dit: «Le pyrrhonisme est le vrai.»<sup>8)</sup> V. Cousin<sup>9)</sup> a appuyé sur cette parole, qui est, selon lui, l'expression de l'âme de Pascal, de ce scepticisme universel contre lequel il ne trouve d'asile que dans les bras de la Grâce. Il ne faut pas atténuer la parole citée, qui veut dire qu'au point de vue de la raison, il n'y a pas de certitude. Cette pensée est du reste confirmée par l'Entretien avec Saci. Nous y voyons Pascal se ranger à l'avis de Montaigne,

<sup>1)</sup> Cf. Kant: «Ich musste das Wissen forträumen, um zum Glauben Platz zu bekommen.» (Kritik der reinen Vernunft, Vorrede zur 2. Ausgabe, éd. Kehrbach, p. 24).

<sup>2)</sup> Pensées et opuscules, p. 157.

<sup>3)</sup> Fr. 422.    <sup>4)</sup> Fr. 233.    <sup>5)</sup> It. Pensées II, p. 145.

<sup>6)</sup> Cf. fr. 194, Pensées II, p. 103, et plus haut p. 13.

<sup>7)</sup> Fr. 187. Cf. plus haut p. 11.    <sup>8)</sup> Fr. 432.

<sup>9)</sup> «De la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées de Pascal», dans le Journal des Savants 1842.



qui montre «l'incertitude» de la géométrie même dans les axiomes et dans les termes qu'elle ne définit point,<sup>1)</sup> et établir le principe que hors de la foi tout est dans l'incertitude.<sup>2)</sup> Cependant ce scepticisme qu'il proclame quelquefois en effet, n'est pas le fond de son âme. C'est seulement pour un moment que Pascal semble professer le scepticisme; car d'autre part nous lisons: «Je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif parfait»,<sup>3)</sup> et après avoir dit: «Nous avons une impuissance de prouver invincible à tout le dogmatisme», il ajoute immédiatement: «Nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme. La nature soutient la raison impuissante et l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point»<sup>4)</sup> Le fond de l'âme de Pascal n'est pas son scepticisme, mais son christianisme, et on peut approuver le mot de Vinet: «On a dit que le scepticisme fait Pascal chrétien; il serait peut-être plus vrai de dire que le christianisme l'a rendu sceptique.» L'expérience de la grâce l'a rempli du mépris de la raison et de ses efforts aussi orgueilleux qu'inutiles. C'est donc avec joie qu'il voit, dans l'Entretien avec Saci, la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes.<sup>5)</sup> Et dans les Pensées, il dit expressément: «L'impuissance (de prouver les premiers principes) ne doit servir qu'à humilier notre raison, qui voudrait juger de tout, mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avait que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, et que nous connussions toutes choses par instinct et par sentiment! Mais la nature nous a refusé ce bien; elle ne nous a, au contraire, donné que très peu de connaissances de cette sorte; toutes les autres ne peuvent être acquises que par raisonnement.»<sup>6)</sup>

Voici en d'autres termes le fond de la pensée de Pascal: Pour la raison, il n'y a pas de certitude, soit; mais la raison n'est pas tout l'homme. Au contraire, elle n'est que quelque chose de secondaire dans l'homme. A la base de la raison, comme de toutes les opérations de l'esprit, nous trouvons une faculté de premiers principes que Pascal appelle ou coeur, ou instinct, ou sentiment, ou nature, en quelques cas aussi esprit de finesse, ou jugement. Cette faculté est une sorte d'intuition immédiate; elle n'a peut-être pas toujours la clarté de la raison, mais elle lui est égale ou même supérieure par la certitude qu'elle fournit et qui est le fondement de toute autre certitude.

Les mathématiques sont-elles certaines? Dans l'Entretien avec Saci, Pascal, se rangeant à Montaigne, va à parler de l'incertitude des mathématiques même dans leurs principes, nous l'avons vu. Mais c'est là le langage de la seule raison. Il paraît que dans les Pensées, Pascal se corrige lui-même et s'exprime plus exactement: «Les principes se sentent, les propositions se concluent, et le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au coeur des preuves de ses premiers principes, pour vouloir y consentir, qu'il serait ridicule que le coeur demandât à la raison un sentiment de toutes les

<sup>1)</sup> Pensées et opuscules, p. 154.

<sup>2)</sup> *It.* p. 157.

<sup>3)</sup> Fr. 434.      <sup>4)</sup> Fr. 395.

<sup>5)</sup> Pensées et opuscules, p. 157.

<sup>6)</sup> Fr. 282.



propositions qu'elle démontre pour vouloir les recevoir.»<sup>1)</sup> Donc, les mathématiques sont certaines: les axiomes ont la certitude du sentiment, les propositions dérivées ont la certitude de la raison.

Les sciences soumises à l'expérience, p. ex. la physique, sans doute, ne sont pas certaines; car de nouvelles expériences peuvent tout d'un coup renverser ou modifier les vérités trouvées. Mais la morale, l'esthétique, la religion sont-elles certaines? Pascal parle expressément de la religion; «S'il ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion, car elle n'est pas certaine.»<sup>2)</sup> Peu de mots après, il continue: «Il n'est pas certain que la religion soit; mais qui osera dire qu'il est certainement possible qu'elle ne soit pas? Or, quand on travaille pour demain et pour l'incertain, on agit avec raison.» C'est encore le langage de la seule raison. Nous pouvons appliquer ce que Pascal dit de la religion, aussi à l'esthétique et à la morale et expliquer la pensée de Pascal, comme l'a fait Giraud:<sup>3)</sup> «Tout ce qu'on peut faire, au point de vue rationnel, c'est d'établir que ceux qui, spontanément, naturellement, aiment Dieu et leurs semblables, goûtent les oeuvres d'art et se dévouent, que ceux là, dis-je, ont probablement raison d'agir ainsi.» Aussi les preuves que Pascal recueille pour son Apologie ne démontrent-elles que la probabilité de la religion chrétienne. Pour la raison, le résultat est: Rien n'est plus vraisemblable que la religion; mais elle n'est pas certaine.

Pourtant il y a une certitude absolue de la morale, de l'esthétique, de la religion. Elle réside dans le sentiment ou coeur, non dans la raison, et elle nous est communiquée par une révélation. Sans doute, Pascal nous donne le droit d'appliquer ce qu'il dit de la religion aussi à la morale et à l'esthétique, quoiqu'il ne parle expressément que de la certitude religieuse. Car non seulement en religion, mais aussi en morale et en esthétique, l'homme a besoin d'une révélation divine où il puise aussi bien le parfait bonheur que la règle de ses actions et le modèle de la beauté. Terminons notre étude de la philosophie pascalienne en examinant d'un peu plus près ce que l'auteur dit expressément de la certitude du sentiment religieux!

Certitude. Certitude. Ce cri de joie s'élève du Mémorial, dans lequel Pascal a conservé le souvenir de la nuit de l'extase du 23 au 24 novembre 1654.<sup>4)</sup> Dès

<sup>1)</sup> Fr. 282, Pensées II, p. 204/5.      <sup>2)</sup> Fr. 234.

<sup>3)</sup> La philosophie religieuse de Pascal, p. 29.

<sup>4)</sup> Au point de vue religieux, Kant est tout à fait contraire à Pascal. Car Kant tient les inspirations non pas pour des expériences véritables, mais pour des illusions du sens intime. «Der innere Sinn ist auch Täuschungen unterworfen, die darin bestehen, dass der Mensch die Erscheinungen desselben entweder für äussere Erscheinungen, d. i. Einbildungen für Empfindungen nimmt, oder aber gar für Eingebungen hält, von denen ein anderes Wesen, welches doch kein Gegenstand äusserer Sinne ist, die Ursache sei . . . In beiden Fällen ist es Gemütskrankheit: der Hang, das Spiel der Vorstellungen des inneren Sinnes für Erfahrungserkenntnis zu nehmen, da es doch nur eine Dichtung ist . . . Nachgerade hält der Mensch das, was er sich selbst vorsätzlich ins Gemüt hineingetragen hat, für etwas, das schon vorher in demselben gelegen hätte, und glaubt das, was er sich selbst aufdrang, in den Tiefen seiner Seele nur entdeckt zu haben. So war es mit den schwärmerisch-reizenden inneren Empfindungen einer Bourignon, oder den schwärmerisch-schreckenden eines Pascal bewandt.» (Anthro-



lors Pascal est sûr de sa foi; car il a senti que Dieu même la lui a donnée, il a éprouvé l'action divine dans son coeur. Cette foi est le fond inébranlable de son âme. On a tort de se représenter Pascal tourmenté perpétuellement par le doute de la religion chrétienne et travaillant sans succès à assurer en lui la persuasion qu'il voudrait éveiller dans le lecteur de l'Apologie. Cette idée d'un Pascal «romantique» a été mise en vogue par Chateaubriand et reprise par Cousin, Sainte-Beuve et d'autres. Mais elle n'est pas vraie. La foi de Pascal n'est pas «mal sûre d'elle-même,» comme le dit Cousin.<sup>1)</sup> En réalité, Pascal est inquiet non de sa foi, mais de son salut.<sup>2)</sup> Il ne lutte pas contre ses doutes, mais contre ses concupiscences. «Toute condition, dit-il, et même les martyrs ont à craindre, par l'Écriture. La peine du purgatoire la plus grande est l'incertitude du jugement.»<sup>3)</sup> Et ailleurs: «Les plus saints doivent toujours demeurer dans la crainte et le tremblement, quoiqu'ils ne se sentent coupables d'aucune chose, comme St.-Paul dit de lui-même.»<sup>4)</sup> Il observe donc le commandement de St.-Paul: «Ayez soin de votre salut avec crainte et tremblement, car c'est Dieu qui opère en vous et le vouloir et le faire, selon qu'il lui plaît.»<sup>5)</sup> —

La nature et la destinée de l'homme, tel est le problème dominant de la philosophie de Pascal, nous l'avons vu. Ne parlons pas d'une résolution de ce problème; car il est une tâche infinie comme celle de l'humanité. Mais quoique le but ne puisse jamais être atteint, il est nécessaire pour l'homme d'y aspirer. Que faut-il juger de la manière dont la philosophie de Pascal a satisfait à cette aspiration? Pascal a détrôné la raison humaine. Il a parfaitement compris qu'elle n'est pas une force vraiment créatrice ou productrice, mais qu'elle n'est qu'un moyen de mettre en lumière les connaissances puisées à d'autres sources, soit aux sens extérieurs soit au sentiment ou coeur, dont la volonté est le fond et la substance, et que cette tâche même de la raison n'est jamais terminée. Par contre, il a mis à leur vrai rang supérieur, sous le nom de coeur (sentiment) ou de volonté, les forces de l'âme qui en réalité, sont créatrices qui proviennent de la profondeur inconsciente de notre être, qui dépassent les limites des individus en unissant ces derniers d'une manière mystérieuse par l'amour et qui atteignent la réalité suprême de Dieu, à laquelle toute autre réalité est suspendue. Il a donc maintenu que la certitude de foi, c.-à-d. de coeur ou de sentiment, quoiqu'elle n'ait pas la clarté de l'esprit, est plus sûre que la certitude de savoir; il a même dit que la parfaite clarté servirait à l'esprit et nuirait à la volonté.<sup>6)</sup> Voilà l'expression

---

pologie in pragmatischer Hinsicht, § 22). — C'est l'unique fois que je sache, que Kant ait fait mention de Pascal (cf. Giraud, Pascal. L'homme l'oeuvre, l'influence, p. 195). Rien ne prouve qu'il l'ait lu; cependant M. Giraud remarque avec raison qu'il a dû le connaître au moins à travers Jacobi qui en est nourri (L. c.)

<sup>1)</sup> Op. cit.

<sup>2)</sup> M. Brunschvicg l'a bien dit dans son Introduction à sa grande édition des Pensées I, p. CXLV. <sup>3)</sup> Fr. 518.

<sup>4)</sup> IV Provinciale.

<sup>5)</sup> Phil. 2, 12. 13.

<sup>6)</sup> Fr. 581.



d'un idéalisme pratique, d'un sentiment vraiment moral. Pascal, loin de regretter qu'il n'y ait pas de certitude mathématique dans les questions morales, le reconnaît avec satisfaction. Car si tout était clair dans cet ordre de questions et qu'on n'eût plus aucun risque à courir, les plus belles actions de l'amour et du dévouement n'auraient plus de mérite.

Cependant il faut avouer: Pascal n'a pas seulement privé la raison de ses droits usurpés, mais il ne lui a même pas laissé tous ses droits légitimes. Certes, il n'a pas «exclu» la raison.<sup>1)</sup> Il s'est sincèrement efforcé de réunir la clarté de la raison à l'enthousiasme mystique du sentiment. Tout le plan de son Apologie témoigne de cette aspiration. Mais après tout, Pascal n'a fait la réconciliation de la foi et de la raison qu'aux dépens de la dernière. Car il n'a vu dans la raison qu'une force humaine et opposée aux inspirations divines. C'est pourquoi il est allé jusqu'à exiger le sacrifice de la raison. Il a dit qu'il faut «s'abêtir»<sup>2)</sup> et soumettre sans réserve la raison aux commandements de l'Église. Et la plus haute révélation de Dieu, la vraie union de Dieu et de l'homme, consiste, pour lui, dans l'extase, dont toute pensée ou volonté raisonnables sont exclues.

Pascal n'a pas apprécié la révélation de la raison divine dans l'individu. Il ne l'a pas reconnue non plus dans les ordres sociaux. Nous avons vu plus haut<sup>3)</sup> que par son mysticisme ecclésiastique il s'est aveuglé sur les devoirs de la vie sociale. A son avis, l'amour de Dieu exclut l'amour des hommes. Le protestantisme nous a ouvert une vue plus profonde et plus étendue de la destinée de l'homme. Il nous a appris que l'amour de Dieu, loin d'exclure l'amour des hommes, en est la source et le motif.

---

<sup>1)</sup> Fr. 253: «Deux excès: exclure la raison, n'admettre que la raison.» Cf. fr. 273: «Si on soumet tout à la raison, notre religion n'aura rien de mystérieux et de surnaturel. Si on choque les principes de la raison, notre religion sera absurde et ridicule.»

<sup>2)</sup> Fr. 233.      <sup>3)</sup> p. 22 et 23.



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in several paragraphs and is too light to transcribe accurately.



# Schulnachrichten.

## I. Allgemeine Lehrverfassung.

### 1. Übersicht über die einzelnen Lehrgegenstände und die für jeden derselben bestimmte Stundenzahl.

	Gymnasium.								
	VI.	V.	IV.	UIII. G*R*	OIII. G*R*	UII. G*R*	OII.	I. (UI u. OI vereinigt)	zu- sammen:
Religion.	3	2	2	2	2	2	2	2	17
Deutsch u. Geschichtserzählungen.	$\begin{smallmatrix} 3 \\ 1 \end{smallmatrix} 4$	$\begin{smallmatrix} 2 \\ 1 \end{smallmatrix} 3$	3	2	2	3	3	3	23
Lateinisch.	8	8	8	8	8	7	7	7	61
Griechisch.	—	—	—	6	6	6	6	6	30
Französisch.	—	—	4	$\begin{smallmatrix} 2 \\   \\ 2 \end{smallmatrix}$	$\begin{smallmatrix} 2 \\   \\ 2 \end{smallmatrix}$	$\begin{smallmatrix} 3 \\   \\ 1 \end{smallmatrix}$	3	3	22
Englisch <sup>1)</sup> .	—	—	—	3	3	3	2	2	13
Hebräisch <sup>1)</sup> .	—	—	—	—	—	—	2	2	4
Geschichte und Erdkunde.	2	2	$\begin{smallmatrix} 2 \\ 2 \end{smallmatrix}$	$\begin{smallmatrix} 2 \\ 1 \end{smallmatrix}$	$\begin{smallmatrix} 2 \\ 1 \end{smallmatrix}$	$\begin{smallmatrix} 2 \\ 1 \end{smallmatrix}$	3	3	23
Rechnen und Mathematik.	4	4	4	$\begin{smallmatrix} 3 \\   \\ 1 \end{smallmatrix}$	$\begin{smallmatrix} 3 \\   \\ 1 \end{smallmatrix}$	$\begin{smallmatrix} 4 \\   \\ 1 \end{smallmatrix}$	4	4	33
Naturbeschreibung.	2	2	2	2	—	—	—	—	8
Physik, Elemente der Chemie und Mineralogie.	—	—	—	—	2	$\begin{smallmatrix} 2 \\   \\ 1 \end{smallmatrix}$	2	2	9
Schreiben.	2	2	2 <sup>2)</sup>			—	—	—	6
Zeichnen <sup>3)</sup> .	—	2	2	2	2	2		10	
Turnen <sup>4)</sup> .	$\begin{smallmatrix} 1 \\ 2 \end{smallmatrix} 2$		3	3	3	3	3		20
Singen <sup>5)</sup> .	2	2	3 (Chorklasse).					7	

\* G = Gymnasial-, R = Real-Abteilung des Ersatzunterrichts.

<sup>1)</sup> Derselbe Schüler der I und OII darf in der Regel nur am Englischen oder Hebräischen teilnehmen; eine Beteiligung an beiden Fächern kann vom Direktor nur ausnahmsweise gestattet werden.

<sup>2)</sup> Für Schüler mit schlechter Handschrift.

<sup>3)</sup> Am Zeichnen müssen von V—OIII alle Schüler teilnehmen; von UII—OI ist die Teilnahme freigestellt, der Rücktritt aber nur am Schluss eines Halbjahrs gestattet.

<sup>4)</sup> Befreiungen vom Turnen finden nur auf ein Gutachten des Arztes hin statt, das aber auf Grund eigener Wahrnehmung, nicht auf Grund blosser Aussagen der Beteiligten ausgestellt sein muss. Die Befreiung geschieht in der Regel nur auf ein Halbjahr.

<sup>5)</sup> Die für den Gesang beanlagten Schüler sind, Einzelbefreiungen auf Grund ärztlichen Zeugnisses wie bei VI und V vorbehalten, auch von IV—OI zur Teilnahme am Chorsingen verpflichtet.



2. Unterrichtsverteilung im Winterhalbjahr 1910/11.

Namen	Ordin. von	O I u. U I	O II	U II G. R.	O III G. R.	U III G. R.	IV	V	VI	zus.
1. Direktor Dr. Rogge, Christian		Griechisch 3 Deutsch 3 Hebräisch 2	Horner Od. 2							10
2. Professor Reclam, Franz		Mathem. 4 Physik 2	Mathem. 4 Physik 2	Mathem. 4 Physik 2 Mathem. 1 Physik 1	Mathem. 3 Naturbesch. 2	Mathem. 3 Naturbesch. 2 Rechnen 1	Mathem. 4			19
3. Professor Borgwardt, Hermann	U II									19
4. Professor Wille, Emil	O I u. U I	Latin 7	Deutsch 3	Griech. 6	Geschichte 2 Erkunde 1					19
5. Professor Dr. Tuempel, Karl	O II	Griechisch 3	Griechisch 3 Erkunde 3		Griech. 6					19
6. Professor Klafe, Karl	O III		Griechisch 4	Latin 7	Latin 8				Erkunde 2	21
7. Professor Boldt, Axel	IV	Geschichte 3 Erkunde 3		Deutsch 3 Geschichte 3 Erkunde 3		Erkunde 1	Latin 8 Deutsch 3			21
8. Professor Dr. Apitzsch, Arthur	VI	Religion 2 Französ. 3	Französ. 3 Hebräisch 2	Französ. 3 Engl. 3	Französ. 1		Französ. 4		Latin 8	23
9. Oberlehrer Berg, Wilhelm		Englisch 2	Englisch 2	Französisch 3 Engl. 3		Geschichte 2 Französisch 2 Englisch 3				24
10. Oberlehrer Dr. Schröder, August	V	Turnen 3	Religion 2 Turnen 3	Turnen 3		Griech. 6				24
11. Cand. prob. Dr. May, Siegfried	U III				Deutsch 2 Turnen 3	Latin 8	Geschichte 2 Erkunde 2 Religion 2			24
12. Zeichenlehrer Schwanbeck, Theodor		Zeichnen 2	Zeichnen 2	Zeichnen 2	Zeichnen 2	Zeichnen 2	Zeichnen 2	Rechnen 4 Zeichnen 2 Schreiben 2	Rechnen 4 Schreiben 2	24
13. Lehrer am Gym- nasium Saar, Karl				Singen 3		Turnen 3	Naturbesch. 2	Naturbesch. 2 Singen 2 Turnen 2	Religion 3 Naturbesch. 2 Singen 2 Turnen 2	24
14. Pastor Cartsburg				Religion 2		Religion 2	Religion 2 Deutsch 2		Deutsch 4	12
15. Volksschullehrer Falk							Turnen 3	Turnen 3		3



### 3. Lehraufgaben.

Betreffs der laufenden **Lehraufgaben**, die laut ministerieller Vorschrift nicht zum Abdruck kommen, verweisen wir auf die «Lehrpläne und Lehraufgaben für die höheren Schulen in Preussen 1901, Halle a. S. Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses 1901,» mit denen sich unser Lehrplan im wesentlichen deckt.

**Deutsche Aufsätze der Prima:** 1, a) Inwiefern wird durch die Angaben der Vorgeschichte in der Ilias die Charakteristik der Haupthelden der Griechen ergänzt und vervollständigt? b) Inwiefern wird durch die Angaben der Vorgeschichte in der Odysse die Charakteristik des Odysseus ergänzt und vervollständigt? 2, a) «Kleine Ursachen, grosse Wirkungen.» Wie ist der Satz zu verstehen? b) «Kleine Ursachen, grosse Wirkungen,» durch Beispiele erläutert. 3) «Vieles Gewaltige gibt's, doch nichts ist gewaltiger als der Mensch.» (Klassenaufsatz). 4, a) Wodurch hat wohl Klopstock das Selbstbewusstsein des deutschen Volkes angeregt und gekräftigt? b) Wie zeigen sich in Klopstocks Werken die Bildungseinflüsse, die der Dichter erfahren hat? 5, a) Welches sind in Fritz Reuters «Läuschen und Rimels» die typischen Charaktere? b) Die Welt Fritz Reuters nach seinen «Läuschen und Rimels.» c) Welche hauptsächlichsten Erzählungstypen finden sich in Fritz Reuters «Läuschen und Riemels»? 6) Mittelmeer, Atlantischer Ozean, Grosser Ozean drei sich ablösende Schauplätze der Weltgeschichte. 7, a) Agamemnons Feldherrnpädagogik (Ilias, II.) im Vergleich zu Cäsar bei Vesontio und Friedrich dem Grossen bei Leuthen. b) Wahrung der Ehre in Sophokles' Ajas und Lessings Minna von Barnhelm. 8) Klassenarbeit; noch unbestimmt.

**Freie Arbeiten von Oberprimanern:** Die Entstehung des deutschen Reiches nach den Reden des Fürsten Bismarck. — Das Seewesen bei Homer. — Homer, ein echt griechischer Dichter und ein Dichter für alle. — Inwiefern gibt uns Goethe in «Hermann und Dorothea» ein Bild seiner Zeit?

**Aufsatz der Reifeprüfung:** Ostern 1910: Was ist uns Goethe als Lehrmeister und Erzieher? Michaelis 1910: Welches sind die Grundzüge griechischen Heldentums nach Homers Ilias?

**Deutsche Aufsätze der Obersekunda:** 1. Hildebrand und Walthari. (Ein Vergleich). 2. Die Bedeutung des Horts im Nibelungenliede und in der nordischen Sage. 3. a) Walthers von der Vogelweide Anschauungen als Mensch. b) Walthers von der Vogelweide Anschauungen als Christ. 4. Der Mensch ein Herr der Natur. 5. Die sprachliche Bedeutung der Lutherschen Bibelübersetzung. 6. Die Bedeutung der Lutherschen Bibelübersetzung. 7. Wodurch wird Wallensteins Schwanken erklärlich? (Schillers «Wallensteins Tod»). 8. Klassenaufsatz; noch unbestimmt.

**Deutsche Aufsätze der Untersekunda:** 1. Wilhelm Tell in der ersten Scene des gleichnamigen Dramas. 2. Welche Gründe gibt Rudenz für seinen Anschluss an Österreich vor? 3. Der Pfarrer in Wilhelm Tell. 4. Wie stellt Schiller Parricidas Tat der des Tell gegenüber? (Kl.-A.). 5. Wann tönt die Glocke? 6. Weshalb nennt Maria Stuart den ihr gemachten Prozess ein Gaukelspiel? 7. Wie äussert sich Elisa-



beths Staatsrat über die Vollziehung des Todesurteils der Maria? 8. Marias Freunde am englischen Hof. 9. Warum muss nach dem 3. Aufzuge der Untergang der Maria als gewiss erscheinen? 10. Klassenaufsatz; noch unbestimmt.

**Mathematische Prüfungsaufgaben:** I. Ostern 1910: 1) Für den Punkt P der Parabel  $\equiv y^2 = 9x$ , der die Ordinate  $\eta = +b$  hat, soll die Gleichung der Tangente, ihre Länge und der Winkel berechnet werden, den sie mit der Parabelachse bildet. 2) Um einen geraden Kegel, dessen Radius  $= r$  und dessen Höhe  $= h$  gegeben ist, sei eine Kugel beschrieben. In welchem Abstände von der Kegelgrundfläche kann man durch beide Körper eine zu dieser Grundfläche parallele Ebene so legen, dass die Schnittfläche der Kugel  $n$  mal so gross ist, als die des Kegels? Beispiel:  $n = 2$ . 3) Die Höhe und das Azimut eines Sternes aus seiner Polardistanz  $\delta$ , seinem Stundenwinkel  $\tau$  und der geographischen Breite  $\varphi$  des Beobachtungsortes zu berechnen. Beispiel:  $\delta = 67^\circ 59' 5''$ ;  $\tau = 15^\circ 8' 12''$ ;  $\varphi = 51^\circ 19' 20''$ . 4) Aus 22 Blättern, von denen 4 weiss, 8 schwarz und 10 rot sind, sollen nach einander je 3 blindlings gezogen werden. Wie gross ist, a) wenn vor dem 2<sup>ten</sup> und 3<sup>ten</sup> Ziehen die vorher gezogenen Blätter erst wieder den übrigen hinzuzufügen sind, b) wenn das bei a Gesagte nicht geschehen soll, die Wahrscheinlichkeit, dass die 3 ersten Blätter sämtlich weiss, die nächsten schwarz, die letzten rot sind? II. Michaelis 1910: 1) Von der Mitte O einer Strecke  $AB = 2a$  aus bewegt sich ein Punkt P so, dass seine Verbindungslinie mit dem näheren Endpunkt B beständig der Projektion der PA auf AB gleich bleibt. Es soll die Bahn des Punktes P bestimmt werden. 2) Die Mantelfläche eines geraden Kegelstumpfes, dem sich eine Kugel einschreiben lässt, beträgt dreimal soviel als die Differenz der Grundflächen. Wie verhält sich das Volumen der eingeschriebenen Kugel zu dem Volumen des Kegelstumpfes? 3) Um wieviel ist der längste Tag in Stockholm ( $\varphi = 59^\circ 20' 36''$ ) länger als in Rom ( $\varphi = 41^\circ 53' 54''$ ), wenn die Schiefe der Ekliptik  $\varepsilon = 23^\circ 27' 15''$  gerechnet wird? 4) Jemand will in zwei Würfeln mit zwei Würfeln das erste mal 7, das zweite mal 9 werfen, wie gross ist die Wahrscheinlichkeit, dass 1) beide Würfe gelingen, 2) beide Würfe misslingen, 3) mindestens ein Wurf gelingt, 4) nur der erste Wurf gelingt, 5) nur der zweite Wurf gelingt, 6) nur ein Wurf (nicht mehr) gelingt?

### Technischer Unterricht.

a) Turnen. Die Anstalt besuchten im Sommer 265, im Winter 257 Schüler. Von diesen waren befreit:

	vom Turnunterricht überhaupt:	von einzelnen Übungsarten:
1) Auf Grund ärztlichen Zeugnisses:	im Sommer 23, im Winter 19,	im Sommer 1, im Winter 1,
2) Aus anderen Gründen . . .	im Sommer 1, im Winter 1,	im Sommer —, im Winter —,
zusammen:	im Sommer 24, im Winter 20,	im Sommer 1, im Winter 1,
also von der Gesamtzahl der Schüler:	im Sommer 9,0% im Winter 7,8%	im Sommer 0,4% im Winter 0,4%



Es bestanden bei 8 zu unterrichtenden Klassen 7 Turnabteilungen, in der 1. OI—OII, in der 2. UII, in der 3. OIII, in der 4. UIII, in der 5. IV, in der 6. V, in der 7. VI. Zur kleinsten von diesen gehörten 22 Schüler (Abt. 2 im Winter), zur grössten 42 Schüler (Abt. 5 im Sommer). Für den Turnunterricht waren insgesamt 20 Stunden angesetzt. Ihn erteilten in der 1. Abteilung Oberlehrer Dr. Schröder, in der 2. Abteilung Oberlehrer Dr. Schröder, in der 3. Kandidat Eckhardt (Sommer) und Kandidat Dr. May (Winter), in der 4. Lehrer am Gymnasium Saar, in der 5. Lehrer Falk, in der 6. und 7. Saar.

Der Unterricht wurde im Sommer bei günstigem Wetter auf dem in unmittelbarer Nähe des Gymnasiums am Streitzigsee gelegenen Turnplatz, bei ungünstiger Witterung und im Winter in der auf dem Turnplatz befindlichen Turnhalle erteilt. Turnplatz und Turnhalle werden vom Gymnasium uneingeschränkt benutzt.

b) Im wahlfreien Zeichnen waren die oberen Klassen in 2 wöchentlichen Lehrstunden vereinigt (im Sommer 9, im Winter 7 Teilnehmer).

Befreiungen vom evangelischen Religionsunterricht fanden nicht statt.

**Katholischer Religionsunterricht**, 2stündig in 2 Abteilungen, wurde vom Kuratus Horczin erteilt.

**Jüdischer Religionsunterricht**, 2stündig in 2 Abteilungen, wurde erteilt vom Religionslehrer Kantor Voss.

## II. Aus den Verfügungen der vorgesetzten Behörden.

Prov.-Sch.-K. Stettin 16. 12. 1910. Die Ordnung der Ferien ist an den höheren Schulen in Pommern für 1911/12 folgende:

### Schulschluss:

1. Osterferien: Mittwoch, d. 5. April,
2. Pfingstferien: Freitag, d. 2. Juni,
3. Sommerferien: Sonnabend, d. 1. Juli,
4. Herbstferien: Sonnabend, d. 30. September,
5. Weihnachtsferien: Mittwoch, d. 20. Dezember 1911,
6. Schluss des Schuljahres: Sonnabend, d. 30. März 1912.

### Schulanfang:

- Donnerstag, d. 20. April,
- Donnerstag, d. 8. Juni,
- Dienstag, d. 1. August,
- Dienstag, d. 17. Oktober,
- Freitag, d. 5. Januar 1912,

## III. Chronik.

Das neue Schuljahr begann Donnerstag den 7. April und war wie die vorangegangenen nicht ohne mancherlei Störungen und Unterbrechungen.

Am 28. April erkrankte Herr Professor Succow an einem alten Leiden, das er Jahrelang mit Aufbietung aller Kraft bekämpft hatte. Am 9. Mai übernahm er nochmals seinen Unterricht, sah sich aber bald durch die bittere Notwendigkeit ge-



drängt, dem schönen Beruf, an dem er doch mit ganzer Seele hing, dauernd zu entsagen. Nach einem längeren Urlaub, der ihm mit Genehmigung des Herrn Ministers gewährt wurde, trat er dann zum 1. Januar 1911 in den Ruhestand. Nahezu dreiundzwanzig Jahre hat er, nachdem er vorher als Hilfslehrer an verschiedenen Anstalten tätig gewesen, pflichttreu und nach bestem Können seine Arbeit in den Dienst der alten Hedwigschule gestellt. Durch Allerhöchsten Erlass vom 9. Dezember 1910 erhielt er bei seinem Scheiden aus dem Amte den Roten Adlerorden IV. Klasse, und das Lehrer-Kollegium verehrte ihm Thorwaldsens Hebe als Zeichen guter Wünsche und freundlichen Gedenkens. Zu Herrn Professor Succow's Vertretung wurde der Kandidat des höheren Lehramts Herr Eckhardt der Anstalt überwiesen. Als dieser Michaelis 1910 in eine Oberlehrerstelle der höheren Töchterschule zu Anklam berufen wurde, trat Herr Dr. Siegfried May in seine Stelle, um zugleich das Probejahr bei uns abzuleisten. Zum 1. Januar erhielt er dann den Auftrag, die Oberlehrerstelle auch von Neujahr bis Ostern 1911 zu verwalten.

Am 20. Mai wurde Herr Oberlehrer Dr. Schröder zu einer achtwöchentlichen militärischen Dienstleistung einberufen, währenddessen uns der Kandidat des höheren Lehramts Herr Dr. Georg Schulz erwünschte Dienste leistete.

Die Vertretungen, die sonst im Lehrerkollegium infolge von Krankheit oder aus anderen Gründen nötig wurden, waren nur von kurzer Dauer.

Der Gesundheitszustand der Schüler liess im allgemeinen nichts zu wünschen.

Der Sommerausflug fand am 7. Juni, für eine Klasse im August statt.

Vom 26. bis 28. Juni feierte die Stadt Neustettin das Fest ihres 600jährigen Bestehens. Das Hedwiggymnasium, das selbst ein bedeutendes Stück der Stadtgeschichte ausfüllt, bekundete seine Feststimmung durch vollen Flaggen- und Kranzschmuck an seinen Gebäuden. Schüler der oberen Klassen beteiligten sich am Festzuge und wirkten mit bei der theatralischen Aufführung des historischen Festspiels «Die Polen kommen», das ein früherer Schüler des Gymnasiums, Herr Professor Dr. Hänicke in Stettin, gedichtet hatte und Herr Professor Wille einstudierte. Am eigentlichen Festtage, Dienstag den 27. Juni, hielt Herr Professor Dr. Tuempel, der die Geschichte der Stadt geschrieben hatte, vor der Schulversammlung in der Aula einen Vortrag über die wichtigsten Abschnitte der 600 Jahre, auf welche die Stadt zurücksieht. — Herr Professor Dr. Tuempel erhielt aus Anlass der Jubelfeier den Roten Adlerorden IV. Klasse.

Am S e d a n t a g e fand in der Aula eine Schulfeier statt, bei der Herr Oberlehrer Berg über Moltke's Werdegang sprach. Des H e d w i g t a g e s gedachte der Bericht-erstatte beim Schulanfang, Dienstag den 18. Oktober, und konnte dabei wieder als Ausdruck alter treuer Anhänglichkeit einen Heilgruss von Herrn Generalleutnant von Werckmeister in Charlottenburg zur Kenntnis bringen.

Zum 100jährigen Geburtstage Fritz Reuters, der naturgemäss in Pommern als Dichter hochangesehen ist, veranstalteten wir Montag den 7. November im Preussischen Hofe einen plattdeutschen Abend, der sehr besucht war und grossen Beifall erntete. Das Programm war folgendes:



## I.

Ick weit einen Eikbom, de steiht an de See.	F. Reuter,	Melodie von Bade.
Reuters Leben, Schaffen und Wirken.		I.
De Schulrat Ix		VI.
De blinne Schausterjung		V.
De Koppweihdag		IV.
'Ne gaude Utred		UIII.
Täuw, di will ick betahlen		UII.
Hell int Finster schient de Sünn.	Kl. Groth.	Melodie von Zander.
Inspektor Bräsig dat irste Mal up de Iserbahn		I.
Dat Tausammenleigen		UIII.
De Tigerjagd		UII.
Lütt Matten de Has.	Kl. Groth.	
Jan Hinnerk up de Lämmerstrat.	Niederdeutsches Volkslied.	
Ok 'ne lütte Gaw för Dütchland: a) Abschied, b) Nach Frankreich hinein, c) Bei Gravelotte: Hann Jochen fällt I. d) Im Dorfe daheim: Friedrich Snut gefallen.		UII.

## II.

**Fürst Blücher in Teterow.** Dramatischer Schwank in einem Akt.

Nicht unerwähnt möchten wir hier lassen, dass Herr Amtsrat Stech, der noch in Treptow a. T. Reuters Schüler war, bei dieser Gelegenheit dem Gymnasium eine illustrierte Ausgabe von des Dichters Werken schenkte, sowie einen grösseren Posten von Reuter-Ansichtskarten, die dann bei dem Fest zur Verwendung kamen. Wir sprechen dem freundlichen Geber dafür verbindlichen Dank aus.

Kaisers Geburtstag feierten wir Freitag den 27. Januar unter zahlreicher Anwesenheit von Gästen durch eine öffentliche Feier mit musikalischen und rednerischen Vorträgen von Schülern aller Klassen. Die Festrede hielt Herr Oberlehrer Dr. Schröder über die deutsche Flotte einst und jetzt. Er lenkte die Blicke zurück in die machtvollen Tage der Hansa, auf den bedeutungsvollen Versuch des Grossen Kurfürsten, für Preussen eine Flotte zu schaffen, führte aus, wie die Begründung einer deutschen Flotte im Jahre 1848 aus Mangel an einer politischen Zentralgewalt misslang, wie aber die preussische Flotte infolge der tatkräftigen und umsichtigen Bestrebungen des Prinzen Adalbert an Umfang und Bedeutung gewann, sodass sie schon beachtenswerte Proben ihrer Leistungsfähigkeit ablegen konnte. Aber weder als 1867 die preussische Flotte eine norddeutsche, noch als sie 1871 eine Kaiserlich-deutsche wurde, dachte man daran, sie so auszugestalten, wie es das Beispiel der gleichmächtigen Völker zu fordern schien. Erst unserm Kaiser blieb es vorbehalten, im deutschen Volke den Sinn für die Notwendigkeit einer starken Kriegsflotte zu wecken, sodass nunmehr durch die Flottengesetze von 1898 und 1900 der zweckentsprechende Ausbau derselben festgelegt und gesichert wurde. Weiterhin verbreitete sich dann der Redner unter gespannter Aufmerksamkeit der Festversammlung über die Stärke unserer Flottenrüstung im Verhältnis zu andern Staaten und schilderte



eingehend den seemännischen Betrieb bei unserer Marine, um mit dem Satze zu schliessen, dass auch fernerhin unsere Zukunft auf dem Wasser liege. —

Zuletzt ergriff der Direktor das Wort und sagte etwa folgendes: «Wenn der Bürger einer Republik, etwa aus dem sogen. freien Amerika, zu uns in das deutsche Reich kommt, dann erleben wir es wohl, dass er mit einem gewissen Mitleid auf uns sieht, in der Meinung, wir als Bürger einer Monarchie seien doch in der Kultur noch recht weit zurück und lebten hier als eine Art von Knechten. Einem solchen Irrtum stellt ein deutscher Mann — und an seines Kaisers und Königs Geburtstag hat er dazu doppelt Veranlassung — das stolze und freudige Bewusstsein entgegen, grade als Angehöriger eines monarchischen Staates besondere Vorzüge zu besitzen.

Nicht als ob wir deshalb weniger Freiheits- und Unabhängigkeitssinn besässen. Unser Bismarck, der erste Kanzler des neuen deutschen Reiches, erzählt uns in seinen Gedanken und Erinnerungen, als er im Jahre 1832 das Gymnasium verlassen, da sei er an Gesinnung Republikaner gewesen, und er ist bekanntlich der kräftigste Vorkämpfer der Monarchie geworden, und dies aus der Überzeugung heraus, die ihm das Leben aufdrängte, die monarchische Staatsform sei für uns Deutsche allen andern vorzuziehen. Und dem grossen Realpolitiker tritt mit einem gleichen Zeugnis zur Seite einer der selbständigsten Denker des 19. Jahrhunderts, von dem ein Berufener sagt: Niemand war er untertan, — Arthur Schopenhauer. Sein Vater Heinrich Floris Schopenhauer, Grosskaufmann in Danzig, das damals noch freie Reichsstadt war, siedelte im Jahre 1793, als Danzig an Preussen kam, nach Hamburg über, weil er in einem freien Gemeinwesen, nicht aber unter einem Könige leben wollte. Sein Sohn, dem Vater an Unabhängigkeit der Gesinnung gleich, aber ein denkender Philosoph, der Völker und Menschenleben richtig zu beurteilen verstand, hat sich immer und immer wieder als Fürsprecher der Monarchie erwiesen. Ja, sein Testament brachte noch 1860 zur Überraschung vieler diese seine Überzeugung recht sprechend zu Tage: er vermachte darin sein Kapitalvermögen den Hinterlassenen derjenigen Soldaten, welche in den bösen Märztagen 1848 als Vorkämpfer der Monarchie gegen die Revolution gefallen waren. — So sind wir in Deutschland vielleicht unserer natürlichen Neigung nach Republikaner, als denkende Menschen sind wir überzeugte Anhänger der Monarchie, weil wir wissen, dass sie die beste Bürgerschaft für die Freiheit des Einzelnen zu bieten vermag.

Und nicht nur dies: sie gibt auch, wie schon der alte Vater Homer erkannte, die beste Gewähr dafür, dass Recht und Gerechtigkeit, Recht und Billigkeit im Widerstreite vieler Interessen zur Geltung kommt; der erste Mann im Staate, der durch die gesamte Tradition seines Hauses darauf hingewiesen ist, immer das Wohl des Ganzen im Auge zu haben, der, weil er über den Parteien steht und darum keiner Partei angehört, der ist auch der berufene Vermittler der naturgemäss entstehenden Gegensätze, der ist auch am besten befähigt, den gedeihlichen Ausgleich im Kampfe der Stände gegeneinander herbeizuführen. Wenn es doch möglich wäre, all die Arbeiter und Gewerksleute in Deutschland, die in trüber Verkennung dessen, was zu ihrem Heile dient, von Kaiser und Reich nichts wissen wollen, auf ein paar Jahre



nach Frankreich etwa zu verpflanzen! Sie würden bald handgreiflich erfahren, wie viel besser im lieben Deutschland für die wirtschaftlich Schwachen, für die Kranken und Invaliden gesorgt ist.

Und wenn in Frankreich denkende Köpfe einen Krieg mit Deutschland in Erwägung ziehen, dann ist es ihr Hauptkummer, dass an der Spitze des Staates nicht ein Soldat steht, der mit Hilfe von Generalstab und Marinestab die ganze Macht seines Landes in einer Hand zusammenfassen und damit die Stosskraft von Heer und Flotte zu grösster Gewalt steigern kann.»

So die Vorzüge der Monarchie vor Augen stellend, wandte sich dann der Sprecher der Person des Kaisers zu, um in kurzen Umrissen zu zeigen, wie dieser mit unermüdlicher, aufopfernder Erfüllung seines hohen Berufes uns all die Vorzüge der Monarchie, auch da wo die Ziele seiner Politik verkannt werden, zum Besten aller gewährleistet, hob lebhaft hervor, wie sich mit dem freudigen Gefühl des Tages der herzliche Dank und ein gesteigertes Treugefühl verbinden müsse, und rief zu einem von Herzen kommenden Hoch auf, das dann laut und kräftig durch die Räume der alten Hedwigschule hin ausklang.

Die Reifeprüfung zu Ostern 1910 fand am 19. März, zu Michaelis am 6. September statt, beide Male unter dem Vorsitz des Kgl. Provinzial-Schulrats Herrn Geheimrat Dr. Friedel, und es erhielten dort 9, hier 5 Oberprimaner das Zeugnis der Reife. Zur Entlassung der Osterabiturienten sprach der Berichtstatter am 23. März über Goethes Wort: Mein Erbe, wie herrlich weit und breit! Die Zeit ist mein Besitz, mein Acker ist die Zeit, zu Michaelis, am 12. September, über Schillers Ausspruch: Teuer ist mir der Freund, doch auch den Feind kann ich nützen, Zeigt mir der Freund, was ich kann, zeigt mir der Feind, was ich soll.

In den ersten Tagen der Michaelisferien feierte der Gymnasial-Ruder- und Turnverein das Fest seines 15jährigen Bestehens. Bei einer Ruderregatta auf dem Streitzigsee, zu der auch Mitglieder des Gymnasial-Rudervereins in Schneidemühl als Gäste und Mitkämpfer erschienen waren, sowie bei einem Schauturnen gab der Verein vor zahlreich erschienenen Gästen anerkennenswerte Proben seiner Leistungsfähigkeit. Ein fröhlicher Tanz bildete den Schluss des Festes, das gewiss allen Teilnehmern eine schöne Erinnerung und den Ruderern und Turnern ein kräftiger Ansporn sein wird, sich der vielen Vorzüge, die sie geniessen, weiterhin würdig zu erweisen und der Hedwigschule durch ihre Leistungen wie durch ihr Wohlverhalten Ehre zu machen.

In Bezug auf den Gymnasialneubau hat der Herr Minister durch Erlass vom 10. November 1910 mitgeteilt, dass als erste Baurate der Betrag von 100000 M. in den Entwurf zum nächstjährigen Haushaltsetat eingestellt werden sollen. Damit sind die Verhandlungen, welche im Jahre 1898 in der Angelegenheit begonnen haben, zu einer Art von Abschluss gelangt. Der Berichtstatter erhielt damals, also vor 13 Jahren, den Auftrag, darüber zu berichten, ob in den Baulichkeiten etwa Schäden und Mängel vorhanden seien, die sich nicht mit den etatsmässigen Mitteln beseitigen liessen, und sah sich nach Lage der Dinge gleich damals genötigt, eingehend



auseinanderzusetzen, dass den vorhandenen Mängeln nur durch einen Neubau wirklich abgeholfen werden könne. Ebenso hat er seitdem immer, wo Gelegenheit dazu war, seine Stimme in dem gleichen Sinne abgegeben. Wenn dem gegenüber die Nachricht in die Öffentlichkeit gekommen ist, die Anregung zum Neubau des Gymnasiums sei von anderer Seite ausgegangen, so ist das ein Irrtum.

## IV. Besuch der Anstalt im Jahre 1910/11.

### A. Schülerzahl.

	Gymnasium.									
	OI	UI	OII	UII	OIII	UIII	IV	V	VI	Sa.
1. Bestand am 1. Februar 1910 . . . . .	12	12	18	31	33	44	37	38	40	265
2. Abgang bis zum Schluss des Schuljahres 1909 . . . . .	9	—	1	11	1	6	5	3	2	38
3. a. Zugang durch Versetzung zu Ostern . . . . .	6	12	13	23	31	24	33	32	—	174
3. b. Zugang durch Aufnahme zu Ostern . . . . .	—	—	1	—	—	1	5	2	26	35
4. Bestand am Anfang des Schuljahres 1910 . . . . .	9	18	19	30 (14)*	40 (22)*	32 (13)*	46	36	32	262
5. Zugang im Sommerhalbjahr 1910 . . . . .	—	—	—	1	1	3	1	1	1	8
6. Abgang im Sommerhalbjahr 1910 . . . . .	5	1	—	5	3	—	—	1	3	18
7. a. Zugang durch Versetzung zu Michaelis 1910 . . . . .	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
7. b. Zugang durch Aufnahme zu Michaelis . . . . .	—	—	1	—	1	—	—	2	1	5
8. Bestand am Anfang des Winterhalbjahres 1910 . . . . .	4	17	20	26 (11)*	39 (21)*	35 (13)*	47	38	31	257
9. Zugang im Winterhalbjahr . . . . .	—	—	1	—	—	—	—	—	—	1
10. Abgang im Winterhalbjahr . . . . .	—	—	1	1	1	—	1	—	1	5
11. Bestand am 1. Februar 1911 . . . . .	4	17	20	25 (11)*	38 (20)*	35 (13)*	46	38	30	253
12. Durchschnittsalter am 1. Februar 1911 . . . . .	19,2	18,8	17,7	16,5	16	14,5	13,8	12,4	11,2	

\*) Diese in Klammern ( ) gesetzten Zahlen bezeichnen die Beteiligung am realistischen Ersatzunterricht.



## B. Religions- und Heimatsverhältnisse der Schüler.

	Gymnasium.						
	Evg.	Kath.	Diss.	Jud.	Einh.	Ausw.	Ausl.
1. Am Anfang des Sommerhalbjahrs . . .	249	7	—	6	119	143	—
2. Am Anfang des Winterhalbjahrs . . .	244	7	—	6	118	139	—
3. Am 1. Februar 1911 . . . . .	239	8	—	6	115	138	—

Das Zeugnis der wissenschaftlichen Reife für den einjährigen Militärdienst erhielten zu Ostern 1911: 24, zu Michaelis: 5 Schüler. Von diesen gingen zu einem praktischen Beruf ab: zu Ostern 9, zu Michaelis 5 Schüler.

## C. Übersicht der mit dem Reifezeugnis entlassenen Schüler.

a. Ostern 1910.

Nr.	N a m e	Tag der Geburt	Geburtsort	Bekennnis od. Religion	Stand und Wohnort des Vaters	Dauer des Aufenthaltes		Gewählter Beruf
						auf der Schule	in Prima	
806	Harthun, Alfred	22. Mai 1887	Osseck Kr. Lauenburg i/P.	ev.	Lehrer, Osseck	4 Jahre v. OII an	3	Bibliotheks- wissenschaft.
807	Lindemann, Gerhard	17. Juni 1889	Wendisch- Tychow Kr. Schlawe	"	† Pastor Wend.-Tychow	6 <sup>3</sup> / <sub>4</sub> J. v. OIII an	3	Rechts- wissenschaft.
808	Höft, Waldemar	22. März 1889	Neuzathun Kr. Birnbaum	"	Rentner Stöwen Kr. Kolmar	1 J. v. OI an	1	Deutsche Philologie u. Geschichte.
809	Grossklass, Otto	27. Dez. 1888	Behle Kr. Czarnikau	"	Brennereiver- walter, Behle	1 J. v. OI an	1	Mathematik.
810	Bahr, Fritz	19. Jan. 1891	Dramburg	"	† Hausvater im Vereinshause Neustettin	9 J. v. VI an	2	Theologie.
811	Reinke, Fritz	30. Mai 1891	Neustettin	"	Hotelbesitzer Neustettin	10 J. v. VI an	2	Offizier.
812	Bleck, Walter	6. Aug. 1891	Krummen- fliess Kr. Flatow	"	Lehrer Krummenfliess	6 J. v. UIII an	2	Geschichte u. Germanistik.
813	Glaeser, Paul	12. Juni 1890	Gollnow Kr. Naugard	"	† Gerichtsaktuar Gollnow	10 J. v. VI an	2	Theologie.
814	von Bonin, Tessmar	12. Dez. 1890	Neumark Kr. Löbau	"	Geheimrat, Landrat Neustettin	9 <sup>1</sup> / <sub>2</sub> J. v. VI an	2	Rechts- wissenschaft.



## b. Michaelis 1910.

Nr.	N a m e	Tag der Geburt	Geburtsort	Bekennnis od. Religion	Stand und Wohnort des Vaters	Dauer des Aufenthaltes		Gewählter Beruf
						auf der Schule	in Prima	
815	Gerlach, Dietrich	8. Febr. 1892	Allenstein	ev.	† Landgerichtsdirektor	3 J. v. OII an	2 1/2	Rechts- und Staatswissenschaft.
816	Willner, Fritz	10. März 1891	Dirschau	„	† Oberlehrer	1 1/2 J.	1 1/2	Theologie.
817	von Zanthier, Hans-Georg	21. Aug. 1891	Treblin Kr. Rummelsburg i/P.	„	Rittmeister a. D. Hanswalde Kr. Rummelsburg	1 1/2 J.	1 1/2	Offizier.
818	Schilling, Johannes	24. Juni 1892	Lottin Kr. Neustettin	„	Pastor, Lottin	6 1/2 J.	2 1/2	Offizier.
819	Stern, Franz	24. Febr. 1889	Alt-Valm Kr. Neustettin	„	Hauptlehrer Alt-Valm Kr. Neustettin	9 J. v. IV an	2 1/2	Rechtswissenschaft u. Bankfach.

## V. Die Sammlungen von Lehrmitteln

wurden aus den vorhandenen Fonds nach Bedarf vermehrt. Die Hauptbibliothek hat zum Geschenk erhalten: 1. Vom Königlichen Ministerium der geistlichen, Unterrichts- und Medizinalangelegenheiten: Crelle-Hensel, Journal für reine und angewandte Mathematik, Bd. 138, 139; Publikationen aus den Preussischen Staatsarchiven, Bd. 85. 2. Vom Magistrat zu Neustettin: Verwaltungsbericht der Stadt Neustettin 1909/10; Prof. Dr. Tuempel, Neustettin in 6 Jahrhunderten (2 Abdrücke). 3. Vom Verein der Staatsbürger jüdischen Glaubens: Dr. Hoffmann, der Schulchan-Aruch; H. Cornill, das alte Testament und die Humanität. 4. Von Tempsey-Freitags Verlagsbuchhandlung: Stowasser, Lat.-Deutsches Wörterbuch. 5. Von Herrn Bürgermeister Sasse: Bau- und Kunstdenkmäler des Regierungsbezirks Stettin, Heft IX. 6. Von Herrn Prof. Reclam: Baltische Studien, Neue Folge, Bd. XIV; Monatsblätter für Pommersche Geschichte, Jahrg. 1910. 7. Vom Redakteur Herrn Hans Haupt: Thüringer Warte, Bd. I, II, III, IV, V. 8. Von B. G. Teubner-Leipzig, 100jahrskatalog der Firma.

Die Schülerbibliothek erhielt zum Geschenk: 1. Vom Magistrat zu Neustettin: Prof. Dr. Tuempel, Neustettin in 6 Jahrhunderten (2 Abdr.) 2. Von Herrn Amtsrat Stech: Reuters sämtliche Werke, 2 Bände. 3. Vom Verfasser: Wittich & Schivelbein, Goethes Torquato Tasso. 4. Ungenannt: Rethwisch, Geschichte der Freiheitskriege, 3 Bände. 5. Von Herrn Rentner A. Schierenberg, Düsseldorf: H. Wolf, Angewandte Geschichte.

Die Sammlungen von Lehrmitteln für den erdkundlichen, geschichtlichen und



Anschauungsunterricht erhielt vom Kgl. Ministerium der geistlichen etc. Angelegenheiten zum Geschenk: 1 Kupferstich, das deutsche Eck bei Koblenz.

Den gütigen Gebern sprechen wir verbindlichen Dank aus; ebenso Herrn Oberst von Diest-Wannsee, der uns 5 Exemplare seiner Schrift, Freie Rheinfahrt, sowie der Verlagsbuchhandlung B. G. Teubner, die uns 2 Bände «Schaffen und Schauen» zur Verleihung an würdige Schüler zugehen liess.

---

## VI. Stiftungen und Unterstützungen von Schülern.

1. Die Zinsen des Kypke'schen und Rhensius'schen Legats, der Lehmann-Stiftung, der Behrend-Stiftung und des Grunau'schen Legats und Stipendiums wurden auf Grund der Satzungen verliehen. Die Zinsen der Jubiläumstiftung dienen stiftungsgemäss zur Vermehrung der Hauptbibliothek nach dem Befinden des Direktors, die Zinsen der Röder-Stiftung und des Zastrow'schen Legats zu Büchergeschenken für Schüler der I, OII und III.

2. Befreiung vom Schulgeld erfolgt durch Beschluss des Lehrerkollegiums und kann nur denjenigen Schülern bewilligt werden, die sich bei guter Führung durch Fleiss, Aufmerksamkeit und Fortschritte empfehlen. Dem an den Direktor zu richtenden Gesuch ist ein von der Ortsbehörde beglaubigter Nachweiss der Bedürftigkeit beizufügen. Nach Erlass des Herrn Unterrichtsministers vom 12. 11. 1909 hat die Gewährung der **Freischule** den Zweck, nur wirklich **tüchtigen** Schülern der wenig bemittelten Klassen den Besuch der höheren Lehranstalten zu erleichtern. Es soll daher bei der Verleihung mit Vorsicht und Zurückhaltung verfahren und neben der Bedürftigkeit die Würdigkeit einer sorgfältigen Prüfung unterworfen werden.

3. Der Verein zur Unterstützung unbemittelter Gymnasiasten, dessen Vorsitzender der Herr Direktor ist, zählte nach dem Berichte des Rendanten, Herrn Professor Oberlehrer a. D. Beyer, Ende März 1910 153 Mitglieder, die 846 Mark Beiträge zahlen. Seitdem sind neu eingetreten die Herren: August Viglahn in Berlin, prakt. Arzt Dr. Groenke in Erkner, Pastor Meyer in Güstow, Zollinspektor Arend in Leer, Pastor Reinke in Coprieben. Der Verein zählt jetzt, da einige Mitglieder verstorben, andere ausgeschieden sind, 150 Mitglieder, die 801 Mark Beiträge zahlen, davon sind 48 einheimische (145 Mark), 102 auswärtige (656 Mark). An Unterstützungen erhielten 1 Schüler 75 Mark, ein zweiter 32,50, ein dritter 65, ferner 3 Studenten je 50 Mark, 2 je 100 Mark, die Unterstützungsbibliothek 50 Mark.

Auch für diese Zuwendungen sagen wir gebührenden Dank.

---



## VII. Mitteilungen an die Eltern der Schüler.

1. Das neue Schuljahr beginnt Donnerstag den 20. April morgens 7 Uhr. Die Aufnahme neuer Schüler findet Mittwoch den 19. April vorm. 9 Uhr statt. Die neuen Schüler haben bei der Aufnahme beides, den Geburts- **und** den Taufschein, ferner den Impfschein und, wenn sie schon eine andere Schule besucht haben, das Abgangszeugnis vorzulegen. Die zu prüfenden Schüler mögen Schreibwerk und möglichst auch schriftliche Proben ihrer früheren Leistungen mit zur Stelle bringen.

2. Die Wahl der Wohnung bedarf für auswärtige Schüler der vorher einzuholenden Genehmigung des Direktors, welche derselbe zu versagen befugt ist oder hinterher zurückzunehmen, wenn der Zögling nicht genügend beaufsichtigt erscheint.

3. Der beabsichtigte Abgang eines Schülers ist durch den Vater oder dessen Stellvertreter dem Direktor schriftlich anzumelden. Geht die Abmeldung nicht bis zum Schluss des Vierteljahres beim Direktor ein, so ist das Schulgeld für das folgende Vierteljahr zu zahlen.

4. Kein Schüler darf ohne vorherige Genehmigung des Direktors oder eines Lehrers die Schule versäumen; in Krankheitsfällen muss noch im Laufe des Tages dem Klassenlehrer schriftliche Mitteilung zugehen. — Im übrigen wird auf S. 33, Anmerkung 1—4 verwiesen.

5. Die Eltern, deren Söhne zu Ostern in die Untertertia eintreten oder in der Untertertia zurückbleiben, werden besonders darauf aufmerksam gemacht, dass für die Klassen Untertertia, Obertertia und Untersekunda neben dem Griechischen englischer Ersatzunterricht vorgesehen ist. Da nach den allgemeinen Lehrplänen Gymnasium und Realgymnasium für die Klassen Sexta bis Quarta einen gemeinsamen Lehrplan haben, so bedeuten diese realistischen Kurse die Verbindung eines Real-Propagandiums mit der Hedwigschule. — Die Schüler, welche am Ersatzunterricht teilnehmen, erhalten statt der 6 Stunden Griechisch je 3 Stunden Unterricht im Englischen; von den übrigen 3 Stunden kommen in UIII und OIII je 2 auf Französisch, und je 1 auf Rechnen und Mathematik, dagegen in UII nur 1 Stunde auf Französisch und 2 auf Mathematik und Naturwissenschaften; man vergl. S. 33. Nach Ablauf dieses Kurses, das heisst, mit der Versetzung nach Obersekunda müssen diese Schüler das Gymnasium verlassen, haben aber die Berechtigung, in ein Realgymnasium einzutreten.

Der englische Ersatzunterricht dürfte sich besonders für diejenigen Schüler empfehlen, welche von vornherein das Ziel im Auge haben, nur die Reife für Obersekunda zu erreichen.

Jeder Untertertianer aber hat sich zu Ostern für den einen oder den andern Lehrgang zu entscheiden.

6. Uebersicht über die zur Aufnahme in Sexta erforderlichen Vorkenntnisse. 1. Religion: Kenntnis einiger Erzählungen des A. und N. Testaments leichteren Verständnisses im Anschluss an das Kirchenjahr, der 10



Gebote und des Vaterunsers ohne Luthers Erklärung und einzelner Sprüche und Strophen aus Kirchenliedern. — 2. Deutsch: Fähigkeit, lateinische und deutsche Druckschrift fließend und richtig zu lesen; Kenntnis der Redeteile (bes. Subst., Adj., Pron. pers., dem. und relat.), der Deklination und Konjugation, des nackten Satzes und seiner Teile; Bekanntschaft mit der lateinischen Terminologie und mit den hauptsächlichsten Rechtschreibungslehren, sowie Sicherheit in ihrer Anwendung. — 3. Erdkunde: Bekanntschaft mit den geographischen Vorbegriffen und ihrer Anwendung auf Umgebung und Heimat. — 4. Rechnen: Kenntnis der vier Grundrechnungen mit ganzen und unbenannten Zahlen im unbegrenzten Zahlenraume und Geübtheit im Kopfrechnen. — 5. Schreiben: Geübtheit in deutscher und lateinischer Schrift.

Neustettin, den 22. Februar 1911.

**Der Königliche Gymnasial-Direktor.**  
**Dr. Rogge.**

---



Faint, illegible text at the top of the page, possibly a header or introductory paragraph.

**THE [illegible] [illegible]**

Main body of faint, illegible text, likely the primary content of the document.